



Le Courrier

N°3 – Octobre 2019

Association membre de l'Inter-associatif européen de psychanalyse
Association membre de Convergencia, Mouvement lacanien pour la
psychanalyse freudienne
Siège social : 97 boulevard Arago, 75014 Paris

www.cartels-constituants.fr

AGENDA

16 et 17 novembre 2019	Coordination de l'I-AEP
7 et 8 décembre 2019	Séminaire I-AEP : <i>Psychanalyse, art et ...au-delà, sur les pas d'Alain-Didier Weill</i>
18 et 19 janvier 2020	AG statutaire des CCAF
1 ^{er} et 2 février 2020	Coordination de l'I-AEP
Samedi 28 mars 2020	Réunion des coordonnants, délégués et membres du bureau
16 et 17 mai 2020	Coordination de l'I-AEP
6 et 7 juin 2020	Séminaire I-AEP
20 et 21 juin 2020	AG des CCAF
Pour mémoire	Les réunions de l'aire méditerranéenne ont lieu le deuxième week-end d'octobre, mars et juin.

BLOC-NOTES

Ce numéro du Courrier est le dernier réalisé par Claire Colombier et Albert Santelli qui remettront leur responsabilité lors de l'AG de janvier 2020.
Un numéro de *La Lettre des CCAF* pourra être réalisé si nécessaire d'ici l'AG.

Réalisation du Courrier : Claire Colombier avec Albert Santelli.
Envoi des exemplaires papier du Courrier : Christophe Amestoy.

L'impression et le façonnage du *Courrier* sont réalisés par

VIE DES CCAF, I-AEP, CONVERGENCIA

COMPTE-RENDU DE LA RÉUNION DES COORDONNANTS

Samedi 5 octobre 2019 matin
IPT, 83 boulevard Arago, 75014 PARIS

Étaient présent-e-s : Christophe Amestoy, Claire Colombier, Michel Didier-laurent, Marie Diebler, Isabelle Dufresnoy, Bertrand Phésans, Christine Roosen, Albert Santelli

Ont prévenu de leur absence : Luc Diaz, Martine Aïmedieu-Lesbats.

Nous avons d'abord parlé de Nadine Collin. Yvette Bonnefoy, Daniel Delot et Christine Roosen étaient présents au crématorium de Pierres. Le texte que Bertrand avait envoyé au nom des CCAF a été lu lors de la cérémonie. (Depuis, la famille a envoyé des remerciements et une photo que Bertrand Phésans a transmis à tous par mail).

Nous avons ensuite commencé le tour des coordonnants :

SITE :

Bertrand Phésans : l'envoi des *newsletters* semble bien fonctionner.

Il rappelle que pour avoir accès au site en tant que membre, il faut créer un compte. Pour ce faire, il faut se connecter à l'adresse :

<https://www.cartels-constituants.fr/cb-registration>

Claire Colombier n'a pas eu le temps de mettre en ligne de nouveaux documents.

CONVERGENCIA :

Christophe Amestoy nous fait part du déroulement du comité de liaison général (CLG, autrement dit, assemblée générale de *Convergencia*).

Il nous informe des problèmes rencontrés au comité de liaison français (CLF) pendant la préparation du colloque, problèmes qui ont abouti à sa démission ainsi qu'à celle de Simone Lamberlin de Dimpsy.

Il nous parle aussi du colloque durant lequel il a lu un texte écrit par Michèle Skierkowski. Il y avait environ 70 personnes et pour les CCAF, Luc Diaz et Christophe Amestoy. L'ambiance était chaleureuse. Des traductions étaient

affichées pour les textes proposés en espagnol, portugais ou français.
Les interventions au colloque se trouvent sur le site de *Convergencia* dans les trois langues : convergencia-clf.org/textes_fr.html

Un congrès aura lieu à New-York fin mai 2020.

Le travail d'un délégué à *Convergencia* est de participer au comité de liaison général et de travailler pour les colloques.

Vous trouverez à partir de la page 11 les trois textes : compte-rendu du CLG, lettre de démission, ainsi que « Retrouver Babel » de Michèle Skierkowski.

I-AEP :

Les mandats de Michel Didierlaurent et Martine Aïmediu-Lesbats prendront fin à l'AG de janvier 2020, sans possibilité de nouveau mandat.

Michel Didierlaurent estime qu'il y a des points aveugles dans les statuts de l'I-AEP

Selon lui, l'I-AEP a failli dans son accueil de *Sotto La Mole*, association à l'accueil de laquelle Lucia Ibáñez Márquez avait beaucoup œuvré. Il serait important que l'I-AEP lui-même devienne une AISBL, donc une véritable association internationale, puisqu'il n'existe pas encore de possibilités de constituer une association européenne. Ou alors une fédération ? Il y a également le problème des délégués inamovibles.

Le séminaire I-AEP des 7 et 8 décembre 2019 est consacré à Alain-Didier Weill : *Psychanalyse, art et ...au-delà, sur les pas d'Alain-Didier Weill*

CARTELS DE PRATIQUE :

Bertrand Phésans propose de faire le point sur les cartels existants. Il y en a deux :

- un cartel composé d'Estelle Denecé, Marie Diebler, Michel Didierlaurent et Christine Roosen
- et un cartel composé de Claire Colombier, Xavier Fourtou, Sihem Keller et André Laviolette, qui a commencé son travail le samedi 19 janvier 2019, s'engageant à faire au moins quatre séances d'ici le mois de juin suivant, au cas où un témoignage serait sollicité. Ce n'a pas été le cas, ce cartel poursuit donc son travail jusqu'à la date qui sera définie pour un témoignage.

Rappel : un cartel de pratique composé de Christophe Amestoy, Claire Colombier, Isabelle Dufresnoy et André Laviolette a travaillé à partir du 15 mars 2017 et a témoigné de son travail le vendredi 15 juin 2018 à l'IPT, devant un cartel d'adresse composé de Martine Aïmediu-Lesbats, Nadine Col-

lin, Jacques Nassif et Albert Santelli. Ce cartel d'adresse (moins Albert Santelli qui en a démissionné après la discussion qui a suivi l'écoute des témoignages) a souhaité entendre un autre cartel avant de faire son retour. Le retour n'a donc pas été fait.

La question de l'adresse des témoignages des cartels de pratique est à mettre à l'ordre du jour de l'AG de janvier 2020.

CONTACTS et POSTE DE TRÉSORIÈRE ADJOINTE

Isabelle Dufresnoy a démissionné de son poste de trésorière-adjointe.

Elle conserve la coordination des Contacts.

Elle nous explique les raisons de son choix. Vous trouverez son texte p. 19.

COORDINATION DE LA PASSE

Claire Colombier fait d'abord le point sur les demandes de passe.

Une passe est terminée. Deux autres sont en cours.

Pas de nouvelle demande pour le moment.

La coordination de la passe n'étant plus désormais une fonction d'un membre du bureau, la durée du mandat est à préciser : deux ans renouvelables ?

Elle rappelle qu'elle a été en 2017 elle a été co-coordonnante de la passe avec Jean-Michel Darchy. Pendant cette période, son travail a consisté à préparer, en lien avec Jean-Michel Darchy, les journées consacrées à la passe.

C'est seulement en 2018 qu'elle a reçu des demandes de passe : deux en mars 2018 et une en avril 2019.

Une nouvelle rencontre avec *Encore* aura lieu à une date qui reste à définir : une scission cette association rend envisageable un travail commun autour de la passe. La préparation du tapuscrit des actes du séminaire sur la passe ne lui a pas laissé le temps de prendre d'autres contacts.

PUBLICATION DES ACTES DU SÉMINAIRE I-AEP DE DÉCEMBRE 2018

Le travail de préparation du tapuscrit a été assuré par Claire Colombier avec Albert Santelli. Le bon à tirer sera donné le 15 octobre au plus tard pour une sortie du livre au 15 novembre, juste avant la coordination de l'I-AEP de novembre.

Outre les actes proprement dits, le livre comprend une deuxième partie avec des textes d'après-coup et une troisième partie avec des « textes d'avant » : « Réglementer l'impossible » (CCAF, 2003), « *No one to no one* » de Christian Oddoux (2003), « Le passeur est la passe », Dispositif du séminaire I-AEP organisé par les CCAF et coordonné par Éric Didier, en 2007, des ex-

traits du livre de Paolo Lollo *Passages secrets de la psychanalyse* et des extraits de « Pour un lieu d'insistance » d'Alain-Didier Weill.

L'illustration de couverture est une photo aérienne de la passe aux Requins (Poé, Bourail, Nouvelle-Calédonie), dont les droits ont été achetés.

Adresse du blog de la photographe, Florine :

<https://worldadventuredivers.com/fr/apropos/>

COORDINATION DU COURRIER ET DE LA LETTRE DES CCAF

Claire Colombier et Albert Santelli annoncent qu'ils vont faire un dernier numéro du *Courrier* après la réunion des coordonnants et qu'ils remettront leur responsabilité à l'AG de janvier 2020. Ils feront des transmissions techniques si nécessaire à la/ aux personne(s) qui reprendront cette responsabilité.

Compte-rendu établi par Claire Colombier avec Albert Santelli.

LES QUESTIONS À RETENIR POUR NOTRE PROCHAINE AG

- Délégation *Convergencia*
- Durée des mandats des coordonnants (question posée par CC à propos de la coordination de la passe qui, auparavant, correspondait à un mandat au bureau)
- Une adresse à trouver pour les cartels de pratique
- Un ou des coordonnants du *Courrier* et de *La Lettre* des CCAF à trouver.
- Les cartels thématiques autour de la question « Réfléchir à une théorie actualisée du fascisme » : un cartel avait commencé à travailler composé de Christophe Amestoy, Claire Colombier et Isabelle Dufresnoy. Le retrait d'Isabelle a pour conséquence l'arrêt de ce cartel.

PROPOSITION : ne pourrions-nous consacrer une demi-journée au moment de notre AG de janvier pour travailler sur ce thème que nous avons tous retenu ?

C.C.

Compte-rendu résumé du CLG 2019
(Comité de liaison générale) de *Convergencia*

Nous étions plus d'une vingtaine d'associations présentes pendant ces deux journées d'assemblée générale et le quorum a été atteint sans difficulté.

Le CLG a pu traiter de l'ensemble des questions de l'ordre du jour.

Il a été principalement question des admissions et du choix de l'organisation des prochains colloque et congrès.

1. Admissions

L'admission de l'association chinoise CPC (Centre psychanalytique de Chengdu) a été actée mais elle sera validée au prochain CLG du colloque à New York en 2020. En effet, les textes de leur travail d'entrée ne sont parvenus que la veille du CLG dans une « traduction Google » ne convenant pas à une compréhension psychanalytique.

L'admission de l'association brésilienne de Bahia, *ColPsiBa* (*Colégio de Psicanálise da Bahia*), a, elle, été validée.

Ces deux nouvelles associations feront partie de la prochaine assemblée générale lors du colloque de New York, en mai 2020.

2. Organisation des prochains colloque et congrès

Avant de discuter du prochain congrès, nous avons témoigné, Simone Lamberlin (DimPsy, Dimensions de la psychanalyse) et moi-même de l'ambiance délétère pendant le temps de l'organisation du colloque à Paris, au sein du CLF (Comité de liaison français), pendant cette année 2019. Nous avons donc indiqué que le CLF désormais exsangue n'était plus en mesure d'organiser le prochain congrès en Europe en 2021.

Congrès 2021 : ce sont finalement nos collègues belges par la voix de P. Smet qui ont proposé d'organiser le prochain congrès de *Convergencia* à Bruxelles, en 2021. Cette proposition a été adoptée.

Colloque 2020 : Ce colloque se tiendra – pour respecter l'alternance des continents de chaque côté de l'Atlantique – à New York, le dernier week-end de mai 2020, et sera organisé par les collègues de l'association Après-coup.

Suite à ces décisions pendant le CLG, Simone Lamberlin et moi-même avons tenu à expliquer les raisons de notre démission de la fonction de délégué à *Convergencia* pour nos associations respectives. Nous avons lu chacun une déclaration (dont une copie accompagne ce compte rendu).

En dehors des difficultés relationnelles rencontrées pendant cette année 2019, le CLF a été destinataire de l'envoi de mails injurieux de la part

d'Hélène Godefroy et de Gérard Pommier (FEP, Fondation européenne pour la psychanalyse) concernant Simone Lamberlin et son association DimPsy. Le CLF a également reçu un mail diffamatoire qui désignait Robert Lévy (Analyse freudienne).

Nous avons, avec Simone Lamberlin, décidé de communiquer les mails en question aux différentes associations composant *Convergencia*. Robert Lévy a décidé de porter plainte.

En dehors des difficultés européennes, françaises mais surtout parisiennes – le CLF n'était plus composé, cette année 2019, que de trois associations – le CLG (assemblée générale) s'est déroulé dans un bon esprit et le colloque a pu avoir lieu dans de bonnes conditions. Son thème, qui portait sur la crise de la culture et qui mettait en contrepoint la question de la civilisation, a permis de développer différentes orientations autour de la question du genre, de la différenciation plaisirs / jouissance et de la marchandisation contribuant à l'uniformisation des cultures. Les conclusions ont réaffirmé la richesse des différences pour la convergence.

Suite à cela de nombreuses personnes nous ont fait part de la tristesse et des regrets concernant notre décision de démission.

Par ailleurs, Mauricio Maliska, qui m'avait déjà invité en 2018, a réitéré son invitation au nom de son association *Maiêutica Florianópolis – Instituição Psicanalítica*, pour une participation au colloque franco-brésilien de psychanalyse à Florianópolis (station balnéaire brésilienne), les 26 et 27 juin 2020. Le titre du colloque est *Entre Plaisir et Jouissance* à l'occasion du centenaire du texte de Freud *Au-delà du principe de plaisir*¹. Son invitation n'est pas seulement à mon adresse mais elle est aussi adressée aux CCAF et aux personnes qui sont intéressées par ce thème.

Christophe Amestoy.

Informations ajoutées par Albert Santelli

Sites internet des associations citées :

Analyse freudienne : www.analysefreudienne.net/

ColPsiBa : <https://www.colpsiba.com.br> [ne semble pas en ligne à ce jour]

DimPsy : <http://www.dimensionsdelapsychanalyse.org/>

Fondation européenne pour la psychanalyse : <https://fep-lapsychanalyse.org/>

Maiêutica Florianópolis – Instituição Psicanalítica : <http://maieutica.com.br/>

Note pour les non-lusophones : la consultation des sites de nos collègues brésiliens peut être facilitée par l'usage du traducteur en ligne <https://www.deepl.com/>

1 . Freud, Sigmund, *Jenseits des Lustprinzips*, Leipzig-Vienne-Zurich, Internat. Psychoanal. Verlag, 1920g & G.W. XIII, p. 1-69. Première édition française en 1927, *Au-delà du principe de plaisir*, traduit par [S. Jankélévitch](#), in S. Freud, *Essais de psychanalyse*, Paris, [Payot](#), p. 11-81.

Source : https://fr.wikipedia.org/wiki/Au-delà_du_principe_de_plaisir/

LETTRE DE DÉMISSION

Chers collègues,

La réunion du CLG approche et nous voudrions vous faire part de faits, sous forme de mails envoyés aux membres du CLF, qui se sont produits lors de l'organisation du colloque. Nous précisons que Gérard Pommier ne fait pas partie du comité d'organisation du colloque.

Au vu de tels actes destructeurs des liens constitutifs de l'existence même du CLF et par là même de *Convergencia*, nous, Simone Lamberlin (Dimensions de la psychanalyse et Christophe Amestoy (*CCAF*) démissionnons en tant que délégués de nos associations respectives pour *Convergencia*. Nous vous prions donc de trouver ci-joint les mails par ordre d'envoi. Il nous semble important de souligner la teneur du mail n° 1 (envoyé par Hélène Godefroy à la FID²), qui contrevient aux décisions précédemment prises au sein du comité d'organisation : décision unilatérale de création d'une adresse mail utilisée sans en référer au comité d'organisation et contenant par ailleurs un changement de date précédemment décidée à la dernière réunion du comité d'organisation.

² La FID (fonctions d'information et de diffusion) est l'instance de diffusion des informations de *Convergencia*

« RETROUVER BABEL ? »

Michèle Skierkowski

Dans une tribune du journal *Le Monde*, Roger Pol-Droit s'interrogeant sur l'état de crise dans lequel nous nous trouvons, écrivait : « *Tout se passe comme si nous vivions une série d'impasses juxtaposées, plus ou moins disjointes* ». Nous nous débattons avec le dérèglement climatique, la révolution numérique, la montée des populismes, de l'homophobie, de l'antisémitisme, du suprémacisme blanc, de l'oppression des femmes, et la liste ne s'arrête pas là.

Essayer de comprendre ce qui arrive donne le tournis du fait de l'ampleur de ces phénomènes et de leur grande diversité. Notre pensée saute d'un problème à l'autre comme si nous échappait le lien qui les relie.

Une des manières de sortir de cette confusion est de considérer que « *le capitalisme universel soumet la culture de chacun à son ordre propre* ». C'est une des phrases de l'argument qui nous appelait à nous rencontrer aujourd'hui.

En effet, le capitalisme est devenu un processus de civilisation mondial. Chacun y est soumis, et d'une certaine manière s'y soumet. Rouleau compresseur, ce processus nivelle les différentes cultures, il a-culture en civilisant.

Un des instruments de cette a-culturation est constitué par les « nouvelles technologies ». Nous les nommons ainsi parce qu'elles sont assez récentes pour que, nous, nous gardions le souvenir du moment où elles n'existaient pas. Mais interrogez les jeunes gens – ils ne peuvent imaginer le monde sans elles. Pour eux, elles ne sont pas récentes, elles sont de toujours.

Nous pouvons constater que ce que nous continuerons ici à appeler « nouvelles technologies » modifient le langage, et par contrecoup affaiblissent les langues.

Considérons dans un premier temps le web : créé il y a trente ans, il avait été imaginé comme un outil de partage d'informations pour la communauté scientifique. Pris dans le système capitaliste, il est devenu un des moyens d'aliénation les plus performants qui soient.

L'objet « télévision » était déjà sur cette voie : en 2004, Patrick Le Lay, directeur d'une chaîne de télévision française de très grande audience (TF1) expliquait que les émissions de télé-réalité de sa chaîne avaient pour seul but de « détendre » les téléspectateurs, afin de vendre plus efficacement aux publicitaires du « temps de cerveau » disponible.

Aujourd'hui, par le biais des « GAFAs », nous sommes un par un soumis aux lois des algorithmes qui induisent nos comportements, un par un assisté par des machines qui nous gouvernent, afin de produire en nous les réflexes d'achat.

Un nouvel objet est apparu il y seulement dix ans : le smartphone. Un habitant du monde sur deux en possède un à l'heure actuelle. Extension du corps, nouvel organe ou objet transitionnel ?

« *C'est son doudou* » me disait une mère en séance, parlant de son fils de quatre ans. Ou, encore, au journaliste qui l'interroge et s'étonne, sur une plage, du nombre de personnes allongées avec leur téléphone, une adolescente répond : « *Si j'allais à la plage sans mon smartphone je ne saurais pas quoi faire.* »

Tweet, texto... on ne parle plus, on *like*... Nous pouvons constater ce que cela produit sur la parole et la langue : un appauvrissement du vocabulaire, une langue utilitaire. Assisterons-nous à une perversion du sens des mots telle que Victor Klemperer l'a définie dans son ouvrage *LTI, la langue du Troisième Reich* ?

Au moyen de cette nouvelle extension de notre corps, nous sommes « connectés ». Certes, Google nous permet de faire des recherches, de trouver des liens rapidement mais sous prétexte de nous faire gagner du temps (mais pour en faire quoi ?), lorsque nous commençons à taper quelques mots, il prolonge notre phrase automatiquement : « *il nous ramène dans le domaine de la langue qu'il exploite, nous invite à emprunter le chemin statistique tracé par les autres internautes. Les technologies du capitalisme linguistique poussent donc à la régularisation de la langue.* »³ Le capitalisme s'est emparé de la langue, « fait des mots une marchandise ». Et cela appauvrit inéluctablement la langue.

La manière dont s'exprime Donald Trump, président des États-Unis, en constitue un magnifique exemple : pauvreté du vocabulaire, insultes, raccourcis idéologiques, phrases déstructurées, incohérences grammaticales et surtout indifférenciation entre langue orale et écrite⁴.

Comme la civilisation capitaliste tend à homogénéiser et simplifier tout sur son passage, le capitalisme impose une seule langue, à contrario des cultures qui, elles, sont polyglottes.

Pourrions-nous soutenir avec Marie José Mondzain que le capitalisme met en œuvre une figure du totalitarisme ?⁵

Le capitalisme qui possède la capacité de digérer même ce qui lui est contraire pour en faire source de profit fait aussi feu de tout bois et s'appuie sur la jouissance voyeuriste, sadique, etc. Il manipule les pulsions à des fins marchandes.

3. Cf. l'article très intéressant de Frédéric Kaplan : « *Quand les mots valent de l'or* » in : *Le Monde diplomatique*, novembre 2011, page 28. Cf. le site www.monde-diplomatique.fr/

4. Cf. Viennot, Bérengère, *La Langue de Trump*, Paris, Les Arènes, 2019, coll. « Ar.Reportage ».

5. Mondzain, Marie José, *Confiscation : des mots, des images et du temps – Pour une autre radicalité*, Paris, Les liens qui libèrent, 2017, pages 60-61.

Des tour-opérateurs proposent des séjours pour visiter les lieux des catastrophes : « Tchernobyl est devenu une étape desservie par une dizaine de tours opérateurs. En Lituanie, dans le parc Grūtas, ont été rassemblés tous les artefacts de l'ère soviétique : statues de Staline et Lénine, miradors venus des camps de concentration, wagon de train... et on y sert de la soupe nommée « nostalgie ». En Lettonie, la prison de Karosta, qui a reçu jusqu'en 1997 toutes sortes de dissidents, offre aux visiteurs l'occasion de « se mettre dans la peau d'un prisonnier durant une sombre et lugubre nuit, avec couchage à la dure et interrogatoires. »⁶

Faisons l'hypothèse que la civilisation capitaliste ne joue plus sur le registre du désir, mais exploite les pulsions par le moyen des « nouvelles technologies ». Le processus de civilisation décrit par Freud comme la transformation de la pulsion en sublimation est-il encore congruent pour rendre compte de ce qui se produit ? Freud considérait que notre aptitude à la civilisation reposait sur la capacité de transformation des pulsions⁷, et que le « malaise » dans la civilisation résultait de la tension entre le singulier (pulsion,) et les exigences de la collectivité.

Peut-on encore parler d'un malaise dans la civilisation au sens de Freud ? Et, si oui, comment définir le « malaise » quand les pulsions sont exploitées et non plus réprimées ?

D'une certaine manière, désirer, c'est se laisser mettre en tension. La mise en tension nécessite du temps, l'instantanéité est la règle aujourd'hui. Les algorithmes nous prennent de vitesse en permanence et nous incitent à « cliquer », nous poussent au passage à l'acte d'achat. Le désir en est comme court-circuité. Il s'agit d'une manipulation des pulsions pour faire consommer ce dont on n'a ni besoin ni désir, ce qu'on n'a même pas encore demandé. Il ne s'agit plus de satisfaire la demande mais de l'anticiper.

« On est dans une logique purement statistique, purement inductive. Il ne reste aux « sujets » plus rien à dire : tout est toujours déjà « pré-dit ». Les données parlent d'elles-mêmes; elles ne sont plus même censées rien « représenter » car tout est toujours déjà présent, même l'avenir, à l'état latent, dans les données. »⁸

Les individus sont réduits à des mécanismes, toujours davantage contrôlés puisqu'ils fournissent d'eux-mêmes les moyens de ce contrôle, (les données, traces, etc. laissées sur le web ou les réseaux).

6. « Tourisme de la désolation », *Le Monde* du 11 février 2015.

7. Freud, Sigmund, « Les désillusions de la guerre » in *Propos d'actualité sur la guerre et sur la mort*, présentation d'Eric Blondel, Flammarion, 2017, pages 64-65.

8. Rouvroy, Antoinette, « Big data : l'enjeu est moins la donnée personnelle que la disparition de la personne », blog *Binaire* du 22 janvier 2016 sur www.lemonde.fr/blog/binaire/author/binaire/

Moustapha Safouan dans son livre *La civilisation post-œdipienne* écrit : « *la cure par la parole ne peut que s'étioler dans une civilisation du marché, de la demande et non pas du désir.* »

Il y a de quoi être pessimiste, nous sommes dans le temps d'une langue unique, d'une homogénéisation des cultures...

Bien sûr, des voix se font entendre. Ainsi Marie José Mondzain appelle « *à la réappropriation politique des mots qui disent notre puissance de transformation du monde. [...] les mots les plus menacés sont ceux que la langue du marché mondial de la communication verbale et iconique fait peu à peu disparaître après leur avoir fait subir torsion sur torsion afin de les plier à la loi du marché. Peu à peu c'est la capacité d'agir qui est anéantie par ces confiscations mêmes, qui veulent se rendre maîtres de toute énergie du désir.* »⁹

Mais comment ne pas douter de la possibilité même d'influer sur le processus en cours lorsque l'on repense au texte de F. Guattari *Les trois écologies*, écrit en 1989. Guattari prévoyait la montée des nationalismes, et établissait un programme de lutte.

Écoutez ce qu'il écrivait :

« *De même que les algues mutantes et monstrueuses envahissent la lagune de Venise, de même les écrans de télévision sont saturés d'une population d'images et d'énoncés dégénérés. Une autre espèce d'algue relevant, cette fois, de l'écologie sociale consiste en cette liberté de prolifération qui est laissée à des hommes comme Donald Trump qui s'empare de quartiers entiers de New York, d'Atlantic City, etc., pour les « rénover » en augmentant les loyers et refouler, par la même occasion, des dizaines de milliers de familles pauvres, dont la plupart sont condamnées à devenir « homeless » l'équivalent ici des poissons morts de l'écologie environnementale.*¹⁰

C'est en 1989.

Aujourd'hui Donald Trump est président des États-Unis !

L'hypothèse freudienne de l'inconscient sera-t-elle soluble dans le capitalisme ?

Faut-il lutter ?

Un certain nombre d'États s'emploient à faire disparaître la singularité de la psychanalyse en en rendant la pratique illégale à qui n'est ni médecin ni psychologue; se soumettre à des rationalisations, des protocoles, des évaluations réduit la psychanalyse à une thérapeutique à visée médicale, voire à une simple technique.

Ne vaudrait-il pas mieux appuyer au contraire sur l'antagonisme qu'il y a entre la découverte freudienne et le processus de civilisation capitaliste ?

9. Marie José Mondzain, ouvrage cité, pages 209 et 211.

10. Félix Guattari, *Les trois écologies*, Paris, Galilée, 1989. Texte en lecture libre sur internet : 1989-Felix Guattari-Les trois écologies.pdf, page 34.

Cet antagonisme apparaît de manière évidente ne serait-ce qu'en considérant un simple point : le dispositif même de la cure. Alors que la société actuelle prône l'immédiateté, la gestion de ses objectifs pour chaque individu, des résultats dans toute action entreprise, le dispositif de la cure contrevient à ces éléments : l'analyse demande du temps, un rythme (plusieurs fois par semaine, il faut se rendre au lieu où se tient l'analyste), il y faut du corps et de la voix *in situ* (pas de messagerie, de Skype), etc.

Il y est question d'une demande, dont on ne sait rien d'autre au départ que le fait qu'elle cherche une adresse. Elle requiert un temps indéterminé, un engagement sans but préétabli, sans objectif défini.

La question aujourd'hui n'est plus tant celle de défendre la psychanalyse contre des détracteurs que celle de créer la collectivité nécessaire pour qu'elle existe en dehors des ordres qui se mettent en place pour la normer, lui faisant ainsi perdre toute consistance.

Reprenons donc le train avec Freud – pas un TGV (train à grande vitesse), mais un train qui promeut la psychanalyse comme un art du voyage :

*« Dites donc tout ce qui vous passe par l'esprit. Conduisez-vous à la manière d'un voyageur, assis côté fenêtre dans un wagon de chemin de fer, qui décrit à quelqu'un d'installé à l'intérieur le paysage se modifiant sous ses yeux. »*¹¹

Reprenons donc ce train pour un lent voyage qui redonne liberté à la parole, à la langue, à la culture de chacun, qui dénoue les déterminations et les ordres dans lesquels chacun est entravé.

Michèle Skierkowski – août 2019

11. Freud, Sigmund, « Sur l'engagement du traitement » in *La Technique psychanalytique*, Paris, PUF, 1913, page 106.

DÉMISSION

Isabelle Dufresnoy-Spézia

Chères et chers collègues,

Je donne ma démission du poste de trésorière-adjointe étant donné les raisons que j'ai déjà énoncées et que je ne répéterai donc pas.

Cependant je reste profondément fidèle à l'institution des CCAF qui m'a ouvert les bras il y a bien longtemps, et accueillie avec joie et enthousiasme, moi qui suis une « ni ni ».

Qui m'y accueille encore, et me protège légalement, ce qui n'est pas rien.

Je reste donc coordonnante des contacts.

J'ai beaucoup travaillé aux CCAF et beaucoup appris en cartel de pratique et en cartel d'adresse, ce dont j'ai maintes fois témoigné. Y risquer ma parole a vraiment soutenu et enrichi ma pratique quotidienne. J'ai pu y prendre la parole librement, m'aguerrir, tenir un discours parfois dissident, apprendre à résister, soutenir un discours contre qui m'a aussi permis de m'appuyer sur.

Merci pour tout ceci.

J'y ai vécu l'extraordinaire de vivre – ou de croire à – une éthique fondamentalement démocratique, où la parole de l'un quelconque d'entre nous aura été écoutée comme ayant valeur égale à celle de n'importe quel autre au sein de notre institution. Cette expérience m'a beaucoup soutenue pendant des années. Elle s'est incarnée au fil du temps et du tissage des rencontres en un maillage intérieur dense, celui d'un idéal, le mien. Mais aujourd'hui je décide pourtant de m'abstenir de tout travail clinique aux CCAF, cartel de pratique, cartel d'adresse, cartel thématique, jury de passe, considérant que nous sommes devenus trop peu nombreux pour que l'altérité, la différence, l'hétérogène indispensables à l'émergence d'une pensée singulière soient préservés. Je pense même que l'« entre-soi » est dangereux dans ces conditions de petit nombre, et que nous avons à demeurer vigilants quant à ses risques.

Je retrouve ce texte d'Oury qui me touche et que je vous livre (*Onze heures du soir à La Borde*, p. 83) :

« L'éthique, c'est l'articulation entre le « collectif » et le « singulier ». Chacun doit se retrouver en des identifications sérielles. Or les individus composant le collectif ont tendance à s'agglomérer selon certaines affinités, ou certains idéaux, qui font barrage à la singularité. Phénomène de résistance institutionnelle, force des liaisons internes qui s'apparentent au surmoi, système homéostatique de jouissance dont la mise en question est extrêmement difficile. »

Enfin, que les CCAF m'autorisent à écrire et à publier librement mon texte sans retouche ni censure – ce qui a toujours été le cas – témoigne du degré de démocratie qui y règne en ces temps plutôt fascisants, ce qui les et nous honore. Je relis les nombreux *Courrier* où tant d'entre nous ont écrit et témoigné, textes qui font liens entre nous et font de nous, et fondent, me semble-t-il, le cœur de notre institution auquel je reste si sensible, un collectif et non une simple collection.

5 octobre 2019

Ecrits

QUE VEUT UNE FEMME ? ET QUE VEUT UN PSYCHANALYSTE ?

(Conférence donnée au Brésil en espagnol et ici auto-traduite)

Quand on est psychanalyste et qu'on dit quelque chose à son analysant, est-on certain d'être entendu ? Si l'on se risque à donner de la voix, c'est en principe parce que l'on a de fortes raisons de croire que ce sera le cas. Parce que l'analysant se dira peut-être aussi qu'il ne doit pas rater cette occasion qui lui est donnée de comprendre qu'en cet instant, il se passe quelque chose.

En revanche, quand ce même psychanalyste se risque à prendre la plume pour écrire un livre où il dit des choses auxquelles il croit, ressent-il la même impression de certitude ? Et comment ce savoir, qu'il pense avoir pu arracher à l'inconscient pour le transmettre, va-t-il rencontrer des lecteurs qui ouvriront leurs oreilles ?

Je ne crois pas que les questions que je soulève ainsi puissent trouver une réponse généralement satisfaisante. En revanche, je crois que le critère permettant de reconnaître que cette transmission s'est opérée est précisément que le lecteur qui se sera emparé de cette parcelle de savoir, surtout si elle tranche avec le déjà bien connu, aura toujours le sentiment d'être un voleur et de devoir quasiment assumer son larcin en s'abstenant de citer sa source et en l'assimilant à sa propre recherche.

Je préfère donc, en universitaire relaps que je me sens encore, avouer d'emblée mon forfait et dire que l'écriture qui va suivre a été fortement influencée par la lecture de deux textes qui ont eu sur moi cet effet bouleversant et que j'ai trouvés admirables à divers titres : *Acheminements vers l'image* de Fernand Deligny¹ et *Comme si de rien* de Philippe Réfabert², que je m'abstiendrai donc de citer, alors que d'aucuns pourront penser, avec de bonnes raisons, que je leur dois tout. Comme je pense que c'est la loi du genre, ce sera donc ma façon de leur rendre hommage.

S'agissant ici de l'auto-traduction d'une conférence que j'ai donnée en espagnol, adressée, en plus, au Brésil à des auditeurs lusophones qui m'ont apparemment bien compris, je me vois encore davantage contraint à pratiquer une infidélité délictueuse, mais cette fois souveraine, un fait d'autant plus compréhensible, si la suite remplit les promesses d'une réponse à ces questions du titre que j'avais donné et qui, en principe et jusqu'ici, ne sont pas censées en avoir.

-
1. Deligny, Fernand, « Acheminements vers l'image », *Communications*, n° 71, pages 277-282. [disponible sur le site [www. https://www.persee.fr/](https://www.persee.fr/). Voir aussi <https://derives.tv/acheminement-vers-l-image/>, NDLC]
 2. Philippe Réfabert, *Comme si de rien. Témoignage et psychanalyse*, éditions Campagne première, coll. « Parcours », Paris, 2018.

Pour mettre mon public dans le bain, j'avais imaginé de resituer la question posée par Freud, à ses yeux sans réponse, dans le contexte d'une fiction : j'ai imaginé qu'il avouait sa perplexité à l'heure du café et dans une réunion de famille où assistait, parmi nombre de femmes, son beau-frère Bernays, l'inventeur en Amérique du marketing. « *Que veut une femme ?* » demande donc Freud, en s'adressant plutôt aux personnes du sexe, comme on les appelle, et en laissant planer le mystère, et il s'attire la réponse sardonique de Bernays : « *De l'argent, voyons !* »

Cette réponse, qui a toutes les apparences du bon sens, me permettait d'entrer *in medias res*, en affirmant que si une femme pouvait sourire, voire reconnaître la vérité de cette sortie, c'était précisément pour déposer son fardeau d'être une femme, c'est-à-dire d'avoir à incarner sur terre une mission : celle de faire valoir, par son existence même, une chose et son contraire, soit : d'être la femme qui veut avoir de l'argent, et celle qui ne se définit justement pas par cette réponse trop facile à satisfaire.

Reprenant la question pour la reformuler du côté du savoir, ou de comment une femme se situe par rapport à lui, cette fois en tant que sujet, Lacan n'a pas hésité à en faire la représentante de la vérité, puisque la vérité, comme l'avait déjà découvert Balthazar Gracian, « ne s'exprime qu'à mi-dire » et ne laisse visible à celui qui veut la lire qu'une partie de son double visage ou ne se laisse entendre à celui qui voudrait la déchiffrer qu'une expression toujours équivoque.

L'apport décisif de Philippe Réfabert me paraît être ici de remarquer que ce fardeau peut être trop lourd ou qu'il y a une majorité de femmes qui préfère éluder ce paradoxe qui marque leur existence; et il a été amené à constater que, si elles se refusent à le porter, en faisant l'homme, c'est-à-dire, pour caricaturer l'opposition, en choisissant l'univocité, cela porte singulièrement à conséquences, tant pour l'enfant qu'elles pourraient avoir comme pour celui qui en serait le père dans le couple qu'elles forment avec lui.

Me mettant moi-même de la partie dans l'ardu travail de définition de la place qu'une femme est amenée à occuper, je serais enclin à dire que devenir une femme, c'est pour un sujet être amené à occuper la place de celle qui pourra échapper à l'universel réaliste de la science pour exister dans l'exception et occuper dès lors la place d'un autre universel, à promouvoir, lui, et qui serait nominaliste.

C'est parce qu'elle occupe cette autre place qu'une femme peut mettre en acte la dimension du transitionnel, telle qu'elle se constitue à partir de la série de paires d'opposés que sa fonction consiste à rendre néanmoins compatibles : celle d'abord de l'invisible du fœtus auquel elle rêve et du visible de l'enfant auquel elle donne le jour; puis sa position de fille d'un père et celle de femme d'un mari; suivie par celle d'épouse de ce nouveau père et de mère d'un enfant qu'elle a eu de lui; enfin elle serait à caractériser par la tendance qui pourrait découler de cette nouvelle position acquise, de devoir répondre oui à tout

d'une manière inconditionnelle, incarnant ainsi le rêve de l'autre, en même temps qu'il lui faut incarner la dure réalité, en mettant en avant la dimension du pas-tout, qui promet pour lui la castration par le don de sa privation pour mettre fin à la frustration.

Mais ces concepts que j'égrène trop facilement, me contentant de les remettre en jeu dans ce nouveau contexte, ne seraient rien, s'ils ne débouchaient pas sur la fonction la plus importante qui lui est nécessairement dévolue : celle d'avoir à s'apercevoir et à mettre en acte le fait que la lecture antécède la parole, puisque le principal de sa tâche va consister à lire ce que veut son bébé en tant qu'enfant, au sens fort de : dépourvu de parole, de telle sorte que celui-ci puisse un jour, son désir n'ayant pas été correctement déchiffré s'étant vu seulement réduit aux besoins de son corps, s'acheminer, comme s'exprime Deligny, vers l'image, qui est donc première et à laquelle il peut tout à fait s'arrêter, plutôt que vers la parole.

Mais cette absence de parole entre la mère et l'enfant, qui est donc structurelle, en tant qu'elle privilégie une lecture, mais des seules images, dessine du côté de la mère ce que Philippe Réfabert appelle, je crois, une « matrice transitionnelle »; et cette matrice, enracinée qu'elle est dans la subjectivité d'une femme, devenue mère mais restant femme, doit assumer, pour permettre l'abandon de l'image, qui se déploie dans la juxtaposition, et non dans l'équivocité du transitionnel, de rester elle-même équivoque.

Or elle le doit surtout parce que le transitionnel en question aux origines doit pouvoir faire coexister le désir de vie avec le désir de mort : car toujours et inévitablement, entre une mère et son enfant, c'est à différents moments cruciaux, une question de vie et de mort; et c'est pour être entée sur cette ambiguïté fondamentale que la matrice en question hante leur relation et se situe au plus profond de l'inconscient, dont elle tisse les liens les plus solides et obscurs, cet inconscient devenant, pour ainsi dire, partagé et télépathique.

Autant dire qu'une mère non équivoque, c'est-à-dire totalement mère et n'œuvrant donc que pour la vie, est tout aussi toxique qu'une femme restée enfant et ne s'apercevant pas qu'elle est devenue mère, et que l'enfant, pour vivre, dépend totalement des soins qu'elle accepte ou non de donner, au risque sinon que prévale chez lui le sentiment qu'elle désire aussi bien sa mort.

La plupart des symptômes qui pourraient nécessiter qu'un psychanalyste soit électivement le seul à pouvoir opérer, pour les faire passer du destin le plus tragique à de l'hystérie banale, dérivent donc de ces bévues de lecture, la matrice transitionnelle de ce que pourrait être le lien possiblement non toxique entre une mère et son enfant, n'ayant pas été reconnue et assumée comme telle. Car c'est une telle matrice qui sert tour à tour de grille de lecture pour l'un comme pour l'autre de ses deux partenaires, au plus profond de la nuit de cet inconscient primordial et transgénérationnel, qui a été reconvoqué lors d'une naissance par la mère et sur lequel l'enfant qui vient de naître s'est enté,

cherchant ainsi à se repérer dans le bruit et la fureur inévitable de sa nouvelle existence.

On le comprend mieux alors, la fonction que remplit un psychanalyste ne pourra donc être que celle de rétablir l'ambiguïté primordiale, là où l'une ou l'autre des branches de la paire d'opposés sur laquelle s'est construite la matrice transitionnelle, a voulu être biffée ou non considérée, tour à tour par la mère ou la femme dont le porteur du symptôme aura été issu.

À cette fin, ce psychanalyste devra parvenir à se mettre dans la situation d'écoute d'une voix, mais d'une écoute lui permettant de lire chacun des éléments de ces paires d'opposés entre lesquels le sujet d'une femme en position de mère aura pu évoluer et s'est vue confrontée. Pour peu qu'elle ait voulu nier la contradiction qu'il lui fallait assumer, pour peu qu'elle se soit donc enfermée avec son enfant dans la bulle de l'absence du témoin qui pourrait observer le désarroi de l'enfant devant la tentative désespérée de sa mère de tout banaliser, en faisant comme si de rien n'était, alors, un temps viendra où le symptôme de cet enfant devenu grand ne pourra faire autrement que de devoir rétablir le témoin absent dans la personne d'un psychanalyste qui serait en mesure de l'incarner par sa lecture appropriée.

Mais le psychanalyste qui se verra ainsi devoir assumer la place de cette fonction de lecture sera lui-même appelé à rester dans le transitionnel et la coexistence de deux incompatibles. Il lui faudra, en effet, s'employer à rendre lisible ce qu'il écoute, mais en faisant en sorte que le texte qu'il substitue à l'absence de témoin dont aura souffert son analysant ne se substitue pas à l'absence de paroles au temps de la lecture des images qui l'a nécessairement précédée, sous peine sinon de surimposer un texte déjà écrit à une expérience revécue.

Ce que veut un psychanalyste, parallèlement à ce que veut une femme, c'est donc bien de pouvoir lire toutes les bévues qu'a provoquées l'inconscient, une bévue étant ce qui se recueille de la double vue que provoque le désir d'une femme. La *bis-vue*, qui serait en fait l'étymologie de *bévue*, devient ainsi ce qui permet de dire à la fois oui et non, la vérité et le mensonge, de la même façon que Bartleby, lorsqu'il préfère ne pas se prêter à la tâche de corriger les bévues de sa plume, en acceptant de confronter l'original avec sa ou ses copies, première circonstance, on ne le note pas assez, où il est amené à prononcer sa formule.

Une femme ou un psychanalyste iraient même, comme un Bartleby devenu le souverain de son acte d'assumer sa préférence de ne pas, jusqu'à faciliter les bévues et les souligner, afin qu'elles apparaissent comme telles, en proposant, pour la femme, le discours d'une vérité mi-dite ou, pour le psychanalyste, l'association libre de toute suggestion de la part du maître hypnotiseur qui, lui, préférerait en finir avec le contradictoire du transitionnel et lui substituer l'univoque de sa version dans la lecture du monde.

Un psychanalyste, lui, grâce à son attention flottante qui lui facilite la *bis-vue*, convertit assurément un discours qui s'écoute, en texte qui se lit, mais pour faire jouer la suprématie de la parole dite, sur l'instance de la lettre (qui, elle, doit toujours rester identique à elle-même), substituant ce texte déchiffré, au monde infantile des images qui l'ont précédé et que la mère, elle, a dû pouvoir lire sans autre instrument que sa matrice transitionnelle lui permettant de se situer en même temps dedans et dehors, au-dedans du sens et de l'audible et en dehors dans le non-sens des images juxtaposées, jusqu'au moment où elle a pu parvenir à rompre le symbole d'une entente au travers d'une connivence temporelle et d'une lettre qui pourra donc être tirée de l'image, lui donnant un sens et un seul.

Après cette introduction qui pouvait sembler compacte et ardue, il m'a paru nécessaire d'apporter à ces intuitions cliniques les soubassements métapsychologiques qui pourraient permettre de comprendre et d'admettre comment et pourquoi certains auteurs avaient été amenés à les produire.

Il m'a d'abord paru que l'hypothèse freudienne des « indications de perception » (*Wahrnehmungzeichen*) que l'on rencontre dans la lettre à Fliess du 6 décembre 1906, connue jusqu'ici comme « Lettre 52 »³, pouvait être appelée à la rescousse pour nommer et reconnaître cette lecture des images à laquelle une mère était conviée par son enfant. Cette couche dans l'étagement de ce premier schéma de l'appareil psychique se situe entre la couche de ce dont il n'y a ni mémoire ni perception, et la couche de ce qui étant caractérisé par la perception des effets qu'il faut déduire de la cause qu'il représente est identifié et nommé comme la couche de l'inconscient.

En revanche, la couche de ces indications de perception qui accèdent donc à la conscience, mais ne peuvent être mémorisées en tant que telles, est caractérisée par leur « simultanété » : c'est dans ce cadre que se situerait à mon sens ce que Deligny isole comme étant ces images grâce auxquelles les autistes qui n'accèdent pas à la parole se débrouillent pour habiter le monde.

Mais si précisément ces images parviennent à constituer un monde, c'est parce qu'elles n'existent pas d'une façon disparate comme un kaléidoscope de couleurs, mais bien parce qu'elles se retrouvent juxtaposées au travers de l'écran (*Shirm*, un mot sur lequel Deligny disserte à loisir) qui parvient à les rendre pertinentes, au degré zéro de cette juxtaposition qu'est la simultanété. Il faut alors immédiatement noter cependant, en s'aidant de la caractérisation freudienne, que ces images qui ne peuvent pas être encore mémorisées, mais seulement perçues, ne doivent pas être reconnues comme pouvant être traduites en mots, comme ce sera le cas pour les images apparaissant dans le rêve et qui appartiennent justement à la quatrième couche : celle du

3. Freud, Sigmund, *Lettres à Wilhelm Fliess, 1887-1904*, Paris, PUF, 2015, coll. « Bibliothèque de psychanalyse ».

« préconscient ». Elles restent donc anachroniques et répondent à une autre logique que les images pouvant être retraduites en mots, comme les rébus du rêve.

Ces images ne font donc pas l'objet d'un désir et n'éveillent pas le sentiment d'un manque : elles font de nous des sujets susceptibles de ressentir une intuition d'immanence et de lointaine appartenance au monde de la nature d'avant le langage. Raison pour laquelle il est indispensable qu'elles puissent s'offrir à une lecture primaire, qui antécède l'appartenance humaine au monde du langage et qui permet à l'enfant de s'orienter dans la perception du corps, avant même que la mère ne lui ait proposé son écran.

Quelle est donc cette perception primaire qu'a le bébé, une fois que la poche des eaux a été rompue et qu'il a pu sortir au jour, une fois passé par l'étroit défilé vers lequel il s'est senti expulsé ? Il s'agit de la perception d'une première différence : celle entre l'eau et l'air, avec le sentiment d'une chute. Cette chute ne peut qu'entraîner chez lui le sentiment d'une extrême solitude, c'est-à-dire, du manque de l'autre qui est ce qui caractérise le petit d'homme, alors que les petits de n'importe quelle autre espèce d'animal vivent précisément dans le manque de ce manque, se sentant immédiatement accueillis par un environnement, ami ou ennemi, mais auquel ce petit se sent pré-adapté.

Se sachant, au contraire, sans armes et sans défense, s'éprouvant, après la chute, porté en l'air comme s'il était un ludion, l'enfant va justement s'identifier comme étant apparenté à cet autre qu'est le ludion, comme le jouet de la différence de pression entre l'eau dont il vient et l'air où il est tombé, qui lui a procuré une plus grande liberté de mouvement, en même temps que l'impuissance correspondante où il se trouve.

Les premières sensations qui s'ensuivent correspondent à celles que provoquent les besoins du corps qu'un enfant ne peut justement pas satisfaire par lui-même. Les perceptions qui se différencient de ces sensations qu'on peut dire cénesthésiques, sont donc tournées vers l'extérieur de ce corps et permettent à ce bébé de fabriquer un premier symbole à partir d'une première différence : celle entre l'olfactif et l'otique, et qui n'a pas, elle, encore besoin d'un écran pour structurer sa simultanéité : il s'agit, en effet, de la contemporanéité de la perception de l'odeur de la mère avec celle de sa voix. La première invention qui signe l'apparition d'un sujet est celle d'un écran, ce cadre qui se voit induit à partir du moment où l'enfant parvient à sortir de l'éblouissement que lui provoque la lumière et à regarder avec des yeux qui parviennent encore à peine à visionner des couleurs et à établir des perspectives. Grâce à cet écran, se met en place la simultanéité dont parle Freud pour caractériser les « indications de perception » et peut s'éprouver la coïncidence entre certaines sensations du corps et certaines perceptions tournées vers l'extérieur.

Mais comment le petit d'homme peut-il sortir de son autisme foncier, puisque la disposition de son écran peut quasiment lui permettre de se passer de tout autre et de s'orienter dans le monde au travers des coïncidences et des récurrences de ces images que l'écran suffit à juxtaposer ? Il lui faut pour cela entrer en relation, non seulement avec ce partenaire halluciné qu'est son ludion, qui monte et descend malgré lui, mais avec la matrice transitionnelle de la mère qui, elle aussi, s'est fabriqué un partenaire primitif plus ou moins halluciné car relevant du conscient de l'image tout autant que de l'inconscient du corps et dont l'ambiguïté initiale n'a pas lieu d'être tranchée, si elle va à la rencontre de son enfant pour lui apporter une référence qui le fera passer lui aussi à la fois du conscient des images à l'inconscient du désir.

Cette référence qui s'origine pour la mère dans la différence qu'il peut y avoir entre le fœtus invisible qu'elle a porté et le corps sexué de son bébé, est la matrice qui doit pouvoir se surimposer à l'écran primaire qui structure les perceptions de l'enfant par une série de paires d'opposés : lumière/obscurité, présence/absence, proximité/distance, peau nue/peau habillée, voix/bruit, voix aiguë/voix grave, la maison/le monde extérieur, la vie de ce qui bouge/la mort des objets sans vie, et ainsi de suite.

Pour peu que le désir de la mère interdise à sa matrice inconsciente que soit pris en considération l'un des éléments de ces paires d'opposés, en élevant son bébé pour le conformer à l'univoque lui permettant d'imposer sa volonté, le sujet qui va dériver de cette emprise sur son corps ne manquera pas d'avoir souffert d'un trauma dont il peut être marqué à vie, si n'intervient pas le témoin qui serait capable d'arrêter par son regard ou de sa voix le processus visant à empêcher son évolution harmonieuse qui consiste précisément à pouvoir rendre compatibles ces contraires.

Le monde infantile est donc tributaire de cette bonne rencontre avec l'acceptation par la mère de son transitionnel, qui aura donc dû précéder la capacité transitionnelle de l'enfant qui ne parvient pas sinon à se séparer de sa mère et n'a pas d'autre solution que de structurer son monde autour d'un objet contra-phobique, quand ce n'est pas autour de la perte irrémédiable d'un objet qui le rend précocement mélancolique.

Le symptôme qui se crée ainsi au cours de la période du ni vu ni connu de l'absence de témoin est évidemment une solution de fortune rendue indispensable par le décalage qu'il peut toujours y avoir entre la matrice transitionnelle et les désirs insatiables de l'enfant, sans qu'il y ait lieu de nécessairement diaboliser l'un ou l'autre des partenaires de ce couple primordial.

Une chose est sûre en tout cas, c'est que les enfants actuels, dans tous les pays développés et potentiellement sur toute la terre peuvent avoir recours, depuis au moins les années quatre-vingt-dix, à une nouvelle forme du symptôme qui est celle, collective, de l'écran total que fournit la connexion à la toile du web. Autrement dit, ces enfants ne vivent plus, comme au siècle passé, dans un

monde structuré par la vue d'un œil qui peut ou non se situer au point de fuite de la perspective, mais dans cette nouvelle forme de proximité que leur fournit un écran dont ils peuvent manipuler les images avec leurs doigts. Et ce sont en plus des images non équivoques, comme celles du rêve qui sont encore tributaires de leur possible nomination par les mots du langage, puisqu'elles deviennent pour finir les nouvelles lettres hiéroglyphes d'une communication qui parvient à annuler la différence entre l'oral et l'écrit.

Ne serait-ce que pour cette ultime raison, il est devenu urgent d'envisager qu'il est actuellement possible de passer à un troisième temps pour la psychanalyse, après la fondation par Freud d'un discours qui s'est essentiellement transmis par l'écrit et sa traduction, et après la geste de Lacan qui a consisté à se servir essentiellement de l'enseignement oral pour transmettre sa relecture et sa mise à jour du texte de Freud.

Car si les psychanalystes ne s'adaptent pas à ces changements structuraux dans la perception même des choses du monde, ils se verront condamnés à rester enfermés dans une transmission de leur discipline assimilable à celle des gardiens de musée, ne pouvant plus sortir de leur place d'épigones de ces maîtres qui n'ont pu ni vivre ni prévoir les changements survenus au cœur même de la civilisation, s'interdisant par là même de pouvoir accompagner ceux qui viennent encore les trouver, alors qu'ils ignorent leurs problématiques actuelles.

Mais ce troisième temps ne verra pas non plus le jour, si, en plus de tenir compte des changements advenus au cours de notre modernité, n'est pas remise en question la conception à laquelle Freud a dû se ranger pour convaincre de la validité de son apport, en se laissant influencer par le modèle médical d'une cure visant à rétablir un équilibre antérieur à l'intervention d'un trauma vécu comme une cause externe qui serait pensée dans les termes de la déchirure des tissus et du blocage d'un fonctionnement.

Nous venons précisément d'avancer à propos du trauma que celui-ci n'est pas un déséquilibre provoqué par une exagération, mais la violence engendrée par le refus de tenir compte de l'un des termes d'une contradiction vitale, ce qui enferme le sujet dans la violence d'un sens imposé pour sa conduite, aboutissant à en faire la victime d'une absence de témoin pour le « meurtre d'âme » qu'il a subi, l'expression qu'emploie le président Schreber pour en faire l'objet de sa plainte étant ici parfaitement adéquate.

La cure analytique, s'il faut continuer à employer ce mot, n'est plus le rétablissement d'un équilibre antérieur, le retour au *statu quo ante* désignant plutôt le retour au moment de la catastrophe, mais l'invention d'une nouvelle complexité susceptible de corriger une simplification abusive, ce qui produit de nouvelles conditions d'existence qui n'étaient pas envisageables avant que n'intervienne le nouveau témoin que pourrait être justement le psychanalyste. Vivant à une époque où il est d'expérience quotidienne que les gens ne lisent plus de livres, mais regardent des séries, ne feuilletent plus des pages, mais

fassent glisser leurs doigts sur les plans que déploient leurs écrans, il est devenu indispensable que la psychanalyse se démontre elle-même capable d'être remise à jour, en inventant les nouveaux concepts du type de lecture qu'elle propose, afin de pouvoir comprendre l'errance dans laquelle se trouvent les sujets.

Il devrait s'ensuivre, par exemple, que la pertinence de l'objet a, dont l'invention était pour Lacan un titre de gloire, ne coulant plus de source, comme il le croyait, mais étant devenue un objet de culte parmi ses épigones, nous amène à penser qu'il faudrait plutôt que cet objet soit remisé et remplacé, comme le propose avec insistance Nestor Braunstein, au profit du @, qui ne saurait, lui, être considéré comme une cause du désir, mais comme indiquant le lieu de l'écran où cet objet pourra être sans doute retrouvé, si on sait chercher, mais cette fois, pour nous flouer à visage découvert.

La question à poser se transforme alors et revient à se demander comment un sujet plongé dans le monde actuel peut continuer à fantasmer qu'il désire un objet nécessairement perdu, alors qu'il ne peut plus ni le voir ni le toucher sinon au travers d'un écran qui n'est pas lui-même un objet, mais sa condition, tant et si bien que cet objet qui ne se rencontre plus qu'au travers de la désillusion que procure au sujet sa rencontre dans le cadre de cet écran devient ce substitut par lequel il lui a paru raisonnable de se laisser abuser, mais qui se donne lui-même sous les espèces du leurre : je veux parler de ce qui définit la poupée, en tant que nouvelle dimension de l'objet du désir.

C'est par ce biais que j'ai été amené à revenir en terrain de moi connu et à faire bénéficier mes auditeurs brésiliens des avancées qu'avait apportées mon *Livre des poupées qui parlent*⁴, encore qu'il puisse tout de suite m'apparaître aussi combien ce thème de la poupée devait être enrichi par l'ouverture du champ déployé par Philippe Réfabert à partir de sa conception de la matrice transitionnelle.

La « poupée primaire », comme je me suis exprimé aussi, n'était-elle pas, en effet, la première forme de réplique que pouvait donner un enfant à l'offre d'une matrice transitionnelle par sa mère, surtout si elle restait pétrie dans une terre alliant des paires de matériaux non miscibles répondant à des visées contradictoires, ce qui permettrait ainsi de soustraire cet enfant à l'univoque d'un engendrement machinal et stérile ?

Le transitionnel de son objet à lui n'était-il pas la première invention personnelle dont il pouvait se rendre capable, après avoir dû s'accoupler à la série des ludions qui avaient accompagné sa tragique solitude durant les premiers moments de son existence de petit animal passant de l'élément

4. Nassif, Jacques, *Le livre des poupées qui parlent*, Louvain-la-Neuve (Belgique), EME éditions, 2012.

liquide à l'autre, pour se voir projeté dans un monde étranger où sa nouvelle liberté n'était que le révélateur de sa foncière impuissance ?

Tant que cet objet reste collé à un corps halluciné comme propre et étranger, ainsi qu'il va dorénavant le rester, il reste en tout cas la première tentative d'échapper au simultané des indications de perception de l'écran primaire, pour aller à la rencontre du premier miroir que lui tend le regard de la mère qui lui sourit, pour que les traits de son visage l'imitent en souriant.

Une chose est sûre en tout cas : une fois qu'il s'est vu reconnu par le regard de la mère et qu'il a pu s'identifier à l'image du miroir qu'elle lui tend, le sujet de cette image spéculaire s'emploie à créer un corps qui ne serait plus fragmenté dans le temps ou morcelé dans l'espace par les différents bouts que représentent ses sensations contradictoires (de chaud/froid, de mouillé/sec, d'affamé/rassasié, d'endormi/réveillé, etc.), dans la mesure où chacune de ces sensations finit par être perçue comme appartenant à un même corps capable, par exemple, d'ouvrir et de fermer les yeux, ce qui revient pour lui à vivre au-dedans et au-dehors d'une boule de sensations qu'il parvient à attribuer soit à ses impressions internes soit à des interventions externes qui sont celles capables de résoudre ses problèmes, de telle sorte qu'elles finissent par faire l'objet de demandes adressées avec force cris et pleurs ou à être reconnues comme satisfaites en le laissant tranquille et souriant.

La première poupée à laquelle il y a lieu de faire un sort sera donc cet objet dont l'origine peut s'attribuer tout autant à l'influence externe qu'au perçu interne et qui se trouve créée par l'enfant lui-même, afin de laisser entendre qu'il a assimilé la référence à laquelle il a pu s'ouvrir de la matrice transitionnelle qui lui était offerte, se servant pour cela du premier objet externe qui ne soit plus seulement son pouce, mais qui aurait gardé tout autant l'odeur de la mère que la sienne propre : il se le fabrique, en se procurant un bout de tissu ou l'un des jouets auxquels on l'invite à s'identifier : ourson, poupée ou tout morceau de tissu qui se serait imprégné de l'odeur de son lit, mais dont il ne voudra plus se séparer, où qu'il aille dans le monde.

Muni de cet objet, il peut alors se déplacer pour découvrir son espace environnant où, la vue étant devenue l'organe prioritaire de perception, il ne manquera pas de rencontrer un miroir effectif que la mère, en général, lui tend pour qu'il s'y reconnaisse et accepte de jouer à se laisser flouer par le leurre qu'il représente, souriant avec complicité à la mère qui le lui a proposé.

Mais cette image spéculaire à laquelle il accepte de s'aliéner, en ayant ainsi accès à une représentation particulière de l'écran qu'il retrouve, lui ouvrira la possibilité non seulement de se simplifier la vie en réduisant son corps au bidimensionnel d'une image qui va l'obliger à se choisir un côté plus adroit que l'autre, mais aussi à se laisser envahir par une énamoration pour ce double de son corps que devient la poupée primaire qui va lui permettre d'entretenir le narcissisme indispensable lui offrant à la fois d'être reconnu par la mère et de pouvoir se détacher d'elle.

C'est avec le corps intermédiaire de cette poupée, qui va dorénavant s'interposer entre la mère et l'enfant, que celle-ci pourra entrer en dialogue avec lui, l'enfant lui retournant ainsi la monnaie de sa pièce, en lui laissant croire qu'il est cette poupée qu'elle soigne et habille et qui va entretenir son narcissisme à elle, mais qui lui sert à lui d'instrument de pouvoir sur elle, répondant ainsi à la logique de ce type de poupée si particulier qu'est un Golem.

Toutes les opérations sous-jacentes à la création de cette première forme de poupée sont régies par la logique du pas... sans, telle qu'elle s'applique à la construction de la matrice transitionnelle, un des termes de son opposition n'allant pas sans l'autre. En rendant compatible l'existence de cette poupée, dont il sait bien qu'elle n'est pas lui, avec celle de son corps propre qui peut désirer et jouir sans s'y aliéner complètement, c'est-à-dire, sans se laisser complètement piéger par l'amour maternel, l'enfant obtient une marge de séparation, de la même manière qu'il est à souhaiter que la mère parvienne à rendre compatible son amour pour cet objet phallique, avec le phallus qu'elle donne à l'homme qu'elle continue de désirer, étant parvenue à se séparer de son enfant.

Mais cette logique peut se voir mise en échec et l'opération d'articulation de la poupée à la matrice transitionnelle être entraînée à passer de l'implication à la disjonction, ce qui va obliger l'enfant à devoir choisir entre les pouvoirs que sa poupée lui a procurés et le besoin d'amour qu'il aura à satisfaire, se voyant pris entre le jeu de sa fiction et le trivial de son histoire.

Car ce qui a généré l'existence possible de tout ce jeu de dupes, c'est le fait incontournable de la concomitance de la vie avec la mort par lesquelles tant la mère que l'enfant ont dû passer : l'un comme l'autre s'y sont vus exposés au moment de la naissance, et un désir n'a pas manqué de venir se greffer sur les deux termes de cette opposition fondamentale, même s'il a dû être immédiatement refoulé et enterré, c'est le cas de le dire, dans la terre fertile de l'inconscient, ou pour le dire ici avec davantage de pertinence, dans la crypte où viennent trouver refuge nos croyances démenties.

Cela nous amène à tirer l'inéluctable conséquence suivante : chaque enfant qui naît se voit accompagné par un autre type de double que celui de la poupée Golem : il s'agirait de cet autre double de l'enfant mort, né du désir de vie lui-même ou du désir de retrouver un mort effectivement disparu au travers de l'enfant qui vient de naître : j'ai nommé le fantôme.

Même en l'absence de mots pour désigner cette paire d'opposés, une des premières différences qu'un enfant peut capter est celle entre le mort et le vivant, pourvu qu'il soit devenu capable de se déplacer assez pour se séparer de sa mère sans immédiatement tomber. D'ailleurs il ne se lasse pas, quand il est immobilisé sur sa chaise, de faire sans cesse tomber de sa petite table les objets morts que sont ses jouets ou ses premiers outils.

Il joue aussi, comme l'a très bien observé Freud sur son petit-fils, à faire apparaître et disparaître son image dans le miroir ou à lancer une boule de papier qu'il récupère pour la relancer, en prononçant les deux sons « o » et « a » des prépositions *fort* et *da* qui désignent en allemand les notions de près et de loin. Et Freud n'hésite pas à interpréter ce manège en disant que ce jeu lui permet de supporter les absences de sa mère, maîtrisant par l'opposition de ces deux sons sa possible mort, la parole naissante étant ainsi, dès le début, vouée à conjurer la mort.

Il ne va pas tarder cependant à découvrir que le nombre des morts est de loin supérieur à celui des vivants et que la tentation est grande de les faire apparaître, comme s'ils pouvaient faire semblant d'être encore en vie. Pour éviter d'être effrayé par l'apparition de ces fantômes, il n'hésite pas lui-même à faire semblant d'être mort, jusqu'au moment où la peur qu'il éveille, le gagne à son tour, quand lui vient à l'idée que la syncope de la chute dans le sommeil pourrait ressembler à une mort, n'étant pas si sûr, s'il accepte de dormir, de pouvoir se réveiller, ce qui provoque évidemment des insomnies caractéristiques.

Que signifie pourtant être en vie ? Un enfant s'aperçoit vite qu'une vie qui se réduit à satisfaire à heures fixes certains besoins physiologiques n'est pas la vraie vie. Un sujet qui ne joue pas et ne sort pas des rails du conventionnel de gestes et de paroles totalement prévisibles lui apparaît très vite comme déjà mort de cette non-vie que distille l'ennui ou peut aller jusqu'à lui faire peur, dans la mesure où la vie intime de tels sujets ne transparaît que dans les moments où ils ressentent de l'angoisse.

Il devient compréhensible en de telles circonstances qu'un enfant préfère encore vivre en compagnie de certains morts qui l'ont quitté, mais qu'il abrite au cœur de sa mémoire où il les trouve plus vivants que les personnes déjà mortes qui l'entourent. Le dialogue intérieur qu'il continuera d'entretenir avec ces disparus dessinera en lui la crypte où ils peuvent retrouver vie et où ils pourront revenir le visiter dans ses songes.

Mais de toutes les façons, la plupart des vidéo-jeux que répand la technologie actuelle des écrans qui l'accompagnent partout ne servent-ils pas à redonner vie à des fantômes, plus vivants dans ces images qu'ils ne le furent jamais en vie, quand ce sont des personnages historiques qui lui sont évoqués ? La mémoire visuelle d'un enfant d'aujourd'hui n'a jamais autant été peuplée de fantômes tout à fait crédibles et a totalement envahi l'espace où se réfugiaient encore les voix des contes et légendes. Il passe donc le plus clair de son temps, dans ces vidéo-jeux où il ne reste pas du tout passif, à tenter de tuer sans relâche des fantômes qui toujours ressuscitent.

Jouant tour à tour du stroboscope, nous avons suivi l'évolution plus ou moins rapide d'un enfant passant de la poupée-Golem à la poupée-Fantôme, qui peuvent fort bien coexister. Mais cela nous amène à passer à une étape

suiuante, puisque nous entrons petit à petit dans le registre de la puissance, c'est-à-dire dans ce monde où l'enfant se donne la possibilité de sortir du monde de la dépendance où il se trouvait totalement immergé, s'il voulait rester en vie.

Ayant maintenant survécu, il lui incombe déjà de faire le deuil de cet enfant-mort sur lequel il avait normalement été branché, ayant trouvé dès le berceau un tel double pour l'accompagner dans sa difficile négociation avec la matrice transitionnelle de sa mère.

S'il ne parvient pas à faire ce deuil, s'il se vit lui-même comme un fantôme, il ne pourra pas éviter de passer d'une phase de mélancolie dans une étape de paranoïa primaire, se vivant persécuté par les soins de cette mère qui l'a pourtant accompagné jusqu'ici pour qu'il vive.

C'est en passant par cette étape cruciale qu'il prend conscience qu'il ne dépend pas seulement d'elle pour satisfaire les besoins de sa bouche, mais qu'il dispose aussi de deux autres orifices par lesquels il peut expulser un jet d'urine ou de merde, matières qu'il commence par là même à distinguer comme appartenant aux éléments du liquide ou du solide, en même temps qu'il s'aperçoit qu'il peut se nourrir et se rassasier avec ce qu'il ingère au moyen de la cuiller, même s'il n'entre plus pour cela en contact avec le corps de sa mère.

En cette époque décisive, il va en fait découvrir la capacité qui lui est dévolue de refuser de faire ce qu'on lui demande, soit en relation avec ce qu'on lui donne à manger soit en rapport avec le fait de se retenir ou non d'expulser des excréments : il passe ainsi par la phase du faire-non qui antécède l'entrée dans le langage, dont le dire-non est la clé qui ouvre à tous les autres mots.

Tant qu'il reste enfermé en lui-même sans que puisse être prononcée une telle parole, l'enfant n'a d'autre solution que de se réfugier dans le monde intérieur de la toute-puissance qui peut, soit le mettre sur le chemin du délire, pour s'apercevoir que choisir cette voie comporte de réels dangers, ce qui lui fait découvrir la dimension de la réalité, soit lui faire découvrir la jouissance qu'il y a dans la rétention, tout ce qu'il peut ainsi garder à l'intérieur de son corps devenant un instrument de pouvoir ou prenant la valeur de ce qu'il ne veut ni donner ni dépenser.

C'est au cours de cette étape inéluctable et décisive, c'est au plus aigu de la crise qu'elle représente, que va être proposé à cet enfant de « vendre son âme au diable », ce qui voudra dire que le fait de se rendre maître du contenu retenu pourra aussi bien lui permettre d'en faire un instrument de pouvoir, pas seulement à l'intérieur de son propre corps, mais dans le lien social auquel il est destiné à s'agréger.

Or un tel instrument de pouvoir, ma lecture des Romantiques allemands m'a permis de lui trouver un nom, et qui va désigner le troisième type de poupées qui structurent l'existence humaine : je veux parler de la Mandragore.

Dans le mythe que ces auteurs nous retracent, il s'agit d'une racine qu'il faut parvenir à arracher de la terre, après avoir suivi toutes les étapes d'un rituel compliqué qui va permettre à son possesseur de s'en servir à bon escient, étant bien noté qu'elle pousse, en général, au pied des gibets, ayant été produite par la semence d'un pendu qui a toutes les caractéristiques du père humilié et sacrifié.

Cette racine qui ne grandira plus et qui prendra les traits d'un nain monstrueux prend vie et éveille, malgré le dégoût qu'elle peut inspirer, toute la tendresse du jeune homme ou de la jeune fille qui a réussi à la déterrer. S'il mérite tout cet intérêt, c'est parce qu'il a tous les traits d'un enfant incestueux et fou, égoïste et insatiable, mais suprêmement intelligent. Malgré tous les inconvénients qu'entraîne sa possession, celle-ci permet à son maître de découvrir et de s'emparer de tous les trésors cachés et enterrés que comportent le monde et l'histoire, lui apportant ainsi richesse infinie et pouvoir sans limites.

Les histoires de Mandragore sous la plume de Hoffmann ou d'Achim von Arnim sont fabuleuses et effrayantes, mais ne peuvent pas nous empêcher d'interpréter le mythe qu'elles retracent et dont l'apparition sous forme de fantôme dans la vie d'un enfant correspond à cette époque durant laquelle il apprend à être propre. Autrement dit, ce mythe est forgé durant la période où il lui est intimé d'entrer dans le lien social, en acceptant de faire l'énorme sacrifice que représente le fait que ce qu'il a apprécié le plus dans les productions de son corps et qu'il a tenté à ce titre de retenir le plus possible doit pourtant être considéré comme ce qui a le moins de valeur et être en plus expulsé loin du regard d'autrui et dans l'inodore d'un trou où il va disparaître. Or, c'est justement au moment même où il doit admettre le caractère obligatoire de ce nouveau paradoxe que lui impose la matrice transitionnelle, donc quand tombe sur lui le voile de la pudeur et que lui sont inculqués tous les remords de la honte, qu'il est amené à découvrir que son désir est d'ordre sexuel et que l'objet même de son sacrifice, quand pourront être transgressées toutes les lois de cette pudeur, est ce qui va un jour devenir cet instrument de la toute-puissance qu'aussi bien le garçon que la fille pourront assimiler à la dimension du phallus.

À cette époque encore archaïque par rapport à toutes les aventures qui les attendent dans la découverte de leur corps et de son attraction pour l'autre, le bâton que représente cette racine se réduit à être celui de la baguette magique du nombre. La découverte du 1 (et du zéro ?) va permettre à l'enfant qui commence à compter avec ses doigts de sortir de l'illusion et du mensonge que les mots lui ont très vite inspiré : avec les chiffres au moins, point de double sens et d'entourloupe possibles, le monde entier pouvant finalement se réduire à ce dont les chiffres permettent de s'emparer en l'achetant.

Si donc être puissant, c'est devenir riche, si c'est en passant de la valeur d'usage qu'a représenté l'excrément, à la valeur d'échange que représentent

la monnaie et son accumulation, que l'enfant se voit reconnu comme adulte, on comprend que la possession d'une mandragore, que celle-ci ait été héritée ou acquise en la payant son prix, est bien tout ce à quoi peuvent être assimilés l'acquisition du savoir et l'apprentissage de ses outils durant toute la période de l'enfance adulte, jusqu'au jour où, arrivé à l'adolescence, il sera à même de l'utiliser pour autre chose que sa valeur lucrative et non pour en jouer comme avec sa dernière poupée, mais pour en jouir en la dépensant avec son ou sa partenaire.

Car il va sans dire que posséder une mandragore est risqué et périlleux. Dans le mythe en tout cas, celui qui en disposerait encore à l'heure de sa mort devra à tout prix, c'est le cas de le dire, s'en débarrasser, en suivant à nouveau un intéressant rituel passant cette fois, non par l'apprentissage de la dévaluation, mais par la transmission de son savoir, sans quoi son âme restera en possession du démon et ira sans rémission en enfer.

J'ai bien conscience du fait que cette conférence vous a fait parcourir à bride abattue toutes les étapes de l'évolution de l'humanité à laquelle nous convie l'analyse des moments cruciaux par lesquels est censé passer un enfant depuis sa naissance jusqu'au choix où le convie son inéluctable névrose, ou pire, tellement il est dangereux de jouer avec ces poupées dont j'ai été amené à retracer la genèse dans sa vie.

Qu'on le veuille ou non, ces poupées occupent une place importante dans l'existence humaine, car elles constituent le meilleur moyen de se prêter à l'illusion du dialogue, l'autre préférant de loin, lui aussi, être confronté à une poupée plutôt qu'à un sujet autre que lui-même, ayant une histoire et une mémoire, alors que la poupée, précisément, est ce qui n'en a pas, l'ayant effacée et se présentant comme le double de l'autre poupée à laquelle un sujet prétend avoir exclusivement affaire.

Mais il y a un revers à cette médaille : la personne qui a décidé d'adopter l'une ou l'autre de ces poupées pour en faire sa compagne court un réel danger. Déjà le fantôme, c'est le plus facile à comprendre, peut produire une réelle épouvante, quand il apparaît en tant que tel comme ce mort jaloux de celui qui est encore en vie et qui vient le rechercher pour l'entraîner chez les morts.

Mais tous les golems qu'on met actuellement à notre disposition comme des prothèses de notre corps qu'on nous fait passer pour indispensables peuvent finir par devenir plus puissants que leur maître et faire de lui un véritable esclave, comme c'est le cas à présent de ces petits écrans à tout faire et qui ne nous quittent plus.

J'aurais envie de dire que le « progrès dans la vie de l'esprit » que Freud assignait, à la fin de sa vie, comme but à l'analyse, en lieu et place de ce qui avait été sa prétention à guérir des symptômes, devrait pouvoir être assimilé aujourd'hui, dans la pratique actuelle des analyses, à la capacité que nous aurions, en tant qu'analystes, de procurer à nos analysants le moyen de

pouvoir détruire ces trois poupées qui ont rempli dans leurs vies un rôle si exorbitant, ou tout au moins leur permettre de s'en passer, de telle sorte qu'il leur devienne possible de trouver une issue à la tragédie du désir, en parvenant à renouer un dialogue avec un autre qui ne soit pas uniquement incarné par l'une ou l'autre de ces poupées.

Je reste assez persuadé de la pertinence de la métaphore proustienne qui tend à nous faire penser que tout sujet contient à son insu un livre à écrire qui serait celui de son existence même, tel qu'elle irait se traduire en heurs et malheurs dans tous les recoins de son monde intérieur sous forme de récits et d'anecdotes qu'il suffirait de pouvoir lire.

Je dis et je prétends que le couple que forment un analysant avec son analyste peut être considéré comme l'instrument de lecture d'un tel livre absent, mais dont peuvent se rédiger les différents chapitres depuis l'enfance la plus reculée, voire une généalogie péniblement retrouvée, jusqu'à l'actualité la plus brûlante des impasses et des moyens détournés pour s'en sortir, la fin d'une telle écriture/lecture pouvant être assignée lors de la chute de ce transfert qui l'a rendue possible.

Au moment où la lecture de ce livre est devenue possible, il n'est pas cependant indispensable qu'il se voie concrètement écrit en lettres gravées sur du papier qui pourraient être publiées. Il suffit que la passe qui s'est ouverte et par où un sujet a pu sortir de son aliénation grâce au témoin qu'il a rétabli dans sa place essentielle de truchement de l'inénarrable de sa réduction à n'être qu'une poupée pour l'autre, soit quelque part marquée sur la carte comme un passage pouvant être emprunté par d'autres, parce qu'il leur aurait été transmis pour que des tiers puissent encore témoigner de sa possible existence.

Jacques Nassif

De « ma » pratique @psychanalytique ...

Bonsoir ...

Je tiens, d’abord, et encorps, à remercier, chaleureusement, l’@psychanalyse, et, bien sûr, plus personnellement, Joseph Rouzel, et mon ami, Jacques Cabassut, de m’inviter à di-gresser, à propos de “*ma*” pratique @psychanalytique, dans le droit fil rouge de ce Séminaire sur les métiers impossibles.

Je vous remercie, tout aussi chaleureusement, d’être là.

Je vais me risquer à quelques numéros d’équilibriste.

En jonglant avec des hypothèses *aux pieds d’argile* ...

Un peu : *Pirouette, cacahuète* ...

*

L’homme parlant demande un voile.

L’angoisse est notre seule nudité.

Nous sommes une espèce totalement asservie à la mise en récit.

Sans cesse, nous mendions un récit, dans l’espoir insensé, et, bien vite, désespérant, de mettre un peu d’ordre dans le chaos de nos mondes, qui, pour autant, n’existent pas.

Sans cesse, nous nous *la* racontons.

L’homme parlant demande un voile.

L’angoisse est notre seule impudeur.

L’homme parlant reporte des masques.

Il est en porté, plus qu’il n’en porte.

Une personne, c’est, étymologiquement, un visage-masque, ou encorps, un pronom personnel, pour les êtres parlants que nous sommes.

Ça sonne à travers.

Ça sonne, ça résonne et ça résonne.

Parfois, ça sonne de travers

Ça dissonne, au risque, et à la chance, de n’être, bientôt, plus personne.

*

Personne elle ment, je fais profession de psychiatre-psychanalyste.

Il y a peu que j'ose m'affubler, m'affabuler, ainsi.

D'emblée, je suis pris, surpris, dans mes propres contradictions, en m'introduisant d'un oxymore.

Déjà, le psychiatre est depuis le début, disons, depuis Pinel et Pussin, au moins, un être bifide, dont on ne sait jamais très bien, s'il sert le Prince, ou s'il sert son patient.

Par le Prince, j'entends toute autorité gouvernementale, se-disant garante de l'ordre public, c'est-à-dire, avant tout, de sa propre autoconservation.

En tant que psychiatre, je navigue, à vue, entre deux garde-fous du Roi, que sont, d'une part, l'internement arbitraire, et de l'autre, la non-assistance à personne en danger.

Je ne cesse de m'y poser la délicate et épineuse question du libre-arbitre.

Elle recèle, encorps, celle d'une éventuelle altération de la conscience.

Soit je considère que le sujet a son libre-arbitre, l'internement est arbitraire.

J'écoute, alors, essentiellement ses libres associations, dans un face à face, que je *troisquardise*, et où je baisse les yeux.

Soit je considère qu'il ne l'a pas, ou plus, il est une personne en danger.

Je ne le quitte, alors, plus vraiment des yeux, que pour prescrire des ordonnances.

La psychiatrie est une spécialité médicale, estampillée par des mandarins.

La psychanalyse doit, quant à elle, se passer, absolument, de tout Prince, afin de préserver ses colloques singuliers.

Freud a toujours été très clair sur l'analyse laïque, sentant le danger, et proclamant haut et fort, que l'analyste n'était ni prêtre, ni médecin.

Il ne doit vouloir le bien de personne.

Surtout pas celui du Prince.

Il ne doit vouloir ni sauver l'âme, ni sauver le corps.

Qui, s'ils font, peut-être, plus qu'un, ne font, jamais, deux.

Alors, comment se prétendre, à la fois, psychiatre, mot à mot : de l'âme médecin, et, psychanalyste ?

Tous les jours, je me dois de remettre, sur le métier, des pendules à l'heure, qui n'auront jamais la même heure.

Je bricole. Je m'en débrouille en me la racontant :

En tout cas, l'éthique de mon écoute serait @psychanalytique, ce qui ne m'empêcherait pas d'écrire, encorps, parfois, des ordonnances.

Funambule, je reste ...

Last but not least, subsiste une dernière contradiction, et non la moindre :

Comment peut-on se prétendre psychanalyste ?

On n'est jamais psychanalyste *a priori* !

Ce n'est qu'*a posteriori*, dans l'après-coup d'une séance, *nachträglich*, disait Freud, que l'analysant pourra, d'aventures, dire, au futur antérieur, qu'il y aura eu de l'analyste ..., dans le corps-à-corps d'une relation transférentielle.

Pourtant, en ces temps, où l'analyse freudienne est, encorps, si féroce-ment attaquée, où elle y perd heureusement un peu de son arrogance, un peu de sa suffisance, nous devons nous avancer, et nous déclarer, publiquement, politiquement : psychanalystes !

Nous devons le dire, sans, pour autant, nous y adonner à la mascarade de croire, et de tenter de faire croire, pouvoir l'y être.

Par contre, dans le sérail, et plus encorps, sur notre fauteuil, dans le secret de notre cabinet, nous devons continuer à ne pas pouvoir le dire, tout en pariant, nonobstant, sur quelque imprévisible, qui ne s'atteint que d'aventures ...

*

Parler de *ma* pratique @psychanalytique, c'est parler de l'asymétrie de sa double face, plus précisément de sa double place, en commençant par ce qui fut *mon* divan d'analy-sant, avant de faire la passe pour ce qui devient *mon* fauteuil d'analyste.

Je suis entré en analyse, comme d'aucuns entrent dans quelque ordre.

Je survivais dans la désespérance de mettre fin au désordre.

De mettre fin au chaos.

Je me consumais de l'impossible désir d'en finir avec le désir.

J'en suis sorti, je m'en suis sorti – pour autant que l'on (s')en sorte – avec celui, que ça ne cesse plus de désirer.

Avec celui d'y vivre, des temps soient peu, *mon* chaos.

Après le mépris, et sa méprise, des autres et, donc, de moi-même, après la culpabilité, et, son orgueil, c'est la honte, et sa vanité, que j'ai connues, que j'ai reconnues, sur le divan de *mon* analyste.

Cette honte biblique d'Adam et d'Ève, cette honte d'être nu, en vie, en vain ...

Le samedi 11 octobre 2014, Joseph nous avait invités salle Pétrarque.

Il recevait Pascal Quignard autour de *Psychanalyse et écriture*.

J'avais intitulé mon billet : *une apaisante corrosion* ...

Les méditations de l'auteur de *Vie secrète* me sont si précieuses, dans ces mouvants clairs obscurs, où nous ne cessons d'errer, non pour tenter vainement, de les éclairer, mais pour tenter, déjà, jadis, de les habiter.

La voix, qui s'élève en moi, lorsque je lis ses textes, me procure une apaisante corrosion, proche de celle de mes séances d'analyse.

Si la métaphore ne guérit pas, elle allège.

Elle m'arrache à moi-même, c'est la corrosion.

Elle me fait changer le sac d'épaule, c'est l'apaisement.

Mes séances d'analyse m'ont emmené jusqu'au point où la langue défaille.
Pour y côtoyer du chaos, pour y côtoyer les fonds, sans fonds, des mondes,
qui, pour autant, n'existent toujours pas.

Peu à peu, leurs effrois y sont, aussi, devenus, encorps, des joies.

J'y ai sacrifié le verbe, dont j'ai la passion.
La Passion, c'est, toujours, et encorps, le sacrifice du Verbe.
Sacrifier le verbe, pour re-trouver le silence, et re-con-naître les ténèbres.
Puis, que dans ce silence, puis, que de ce silence, le verbe ressuscite, le verbe
ressurgisse, par surprise, par enchantement.
Et qu'au moment où il ressuscite, il soit au plus près du réel qu'il quitte.

L'analyste fait vœu de silence en lui.
Il rejoint la contradiction propre au vœu de silence :
Prétendre avec des mots édifier du silence.
En m'allongeant sur le divan, je me suis retrouvé confronté à la contradiction
par la face, où c'est la langue même, qui doit se résoudre.
Elle doit retourner ses armes contre elle-même.
Elle doit se porter en avant.
Elle doit s'exposer dans le dessein insensé de perdre, définitivement, la
bataille.
Alors, elle détruit toute signification affectée aux mots qu'elle utilise.
Soudain, elle fauche la matière même de la phrase ...
Défi et carnage.

C'est ce que nous dit le mot : « sarcasme ».
Rabelais a emprunté le mot au bas latin, *sarcasmus*, lui-même pris au grec,
sarkas-mos, rire amer, dérivé du verbe *sarkazein*, mordre la chair.
La langue doit mordre, elle doit se mordre, elle doit mordre la chair.
À s'en mordre les lèvres ...

Une de mes lectures de *L'homme Moïse* ... m'inclinerait à supputer qu'une
analyse freudienne opèrerait, encorps, une circoncision des lèvres.

Une circoncision du prépuce moïque, de ce Moi, qui les boursouffle et qui les
pince, dans l'illusion mortifère, d'être maître et possesseur, non seulement de lui-
même, mais plus encore, pire encore, de la nature même, de la *phusis*...

Ce sont ces Moi, qui comptent, et qui se la racontent, ce sont ces visages-
masques, où je m'accroche, et que je m'accroche, désespérément, que l'analyse
freudienne, ou les lectures des textes de Pascal Quignard, m'invitent, et m'aident, peu
à peu, par moments, fugacement, à lâcher, à (laisser) tomber.

Les Bibles emploient l'épithète, *incirconcis*, pour quatre parties du corps : le sexe des mâles (Genèse 17,14, sa circoncision y est le signe de l'Alliance avec Abraham), les lèvres (Exode 6, 12 et 30, quatrième des difficultés opposées par Moïse au *buisson ardent*, pour ne pas aller trouver Pharaon), les oreilles (Jérémie 6, 10), et le cœur (Lévitique 26, 41).

Encorps, du non-fini, à l'image du nom imprononçable Ça-même.

Du non encorps à jamais fini, jusqu'à ce que mort s'en suive.

Ces quatre parties du corps doivent éviter tout contact avec tout « prépuce ».

Avec toute tendance à *l'insensibilité*.

Avec toute tendance à la démesure, à *l'hubris* des Anciens Grecs.

Dès que l'une d'elles est atteinte, affectée, immédiatement, les autres le sont aussi.

Le *Moi* entre en scène : il se met en branle.

Il enfle.

Il croît, et il fait croire, qu'il est, à la fois, *le dard et le fourreau*.

Freud, par la psychanalyse, *en déposédant un peuple, auquel il appartenait, du plus grand de ses fils*, aurait rapporté, à l'humanité tout entière, la circoncision du cœur, celle des lèvres étant plutôt dévolue à l'analysant, et celle des oreilles à l'analyste.

*

Quant à en savoir, un peu, sur ce qu'incarnerait un.e analyste, la meilleure métaphore, que je connaisse, à ce jour, c'est un collègue des CCAF, Jacques Nassif, pour le nommer, qui me l'a (re)filée.

Encorps, merci, cher Jacques.

En 1982, il a traduit/trahi une nouvelle d'Heinrich von Kleist, datant de 1810 : *Sur le théâtre de marionnettes*. Il en a fait son miel.

Un.e analyste ne serait rien d'autre qu'une marionnette, animée, pour le meilleur et pour le pire, par les fils invisibles des grains de la voix de l'analysant.

L'analyse freudienne, c'est d'abord, et encorps, un corps-à-corps.

Un corps se tait.

Il peut parler en se taisant : il peut (s')écrire ...

Le symptôme, c'est, encorps, ce qui résiste à la raison, aux oraisons.

Ce qui parle sans parole.

C'est l'indéchiffrable de ce qui insiste, illisible, invisible.

S'il est illisible, et fait souffrir, c'est que son texte reste en souffrance(s).

Il ne peut être dit, et, encorps, moins lu.

Il a dû être écrit : 1/ dans moins que des lettres, 2/ dans plus d'une langue, 3/ sans si-gnature, et ce, aux fins d'abriter une vérité, aussi cruelle que futile, aussi précieuse qu'insup-portable,

Lire, pour l'analyste, ce serait danser.
Pour rendre pour le moins visible, ce qui lui est confié comme illisible.

Dans la nouvelle d'Heinrich von Kleist, l'interlocuteur du romantique allemand, danseur réputé, démontre que les mouvements des marionnettes à fils sont plus parfaits que ne le seront jamais ceux des êtres humains.

L'avantage, qui permet aux marionnettes de l'emporter sur les danseurs humains, est de ne jamais être affectées.

Affectées de quoi ? Affectées d'une conscience, cette petite voix caverneuse, à demi maternelle, à demi collective.

Elle se met à tourner en boucle, à résonner, dans nos cerveaux éveillés, à partir de l'âge, que l'on appelle, non sans raison, de raison.

Elle fait des carnages dans la grâce naturelle de l'être parlant.

Heinrich von Kleist soutient qu'en suscitant une conscience, le fruit de l'Arbre de la connaissance du Bien et du Mal affecte l'âme des danseurs humains.

Il l'empêche de se trouver au point du centre de gravité du mouvement

Il ne serait rien d'autre que le langage lui-même.

Le dialogue entre le "serpent" et Ève est le premier de la Genèse.

Les quatre lettres imprononçables et Adam ne communiquent, précédemment, essentiellement, que par une sorte de télépathie.

Le *Où es-tu ?* divin (Genèse, 3, 9) n'intervient qu'après ladite consommation.

L'expression de *libres associations* est en soi impropre, ou plutôt incomplète.

Elles ne seraient jamais libres que de la conscience.

Elles n'en demeurent pas moins soumises aux cahots des chaos de l'Inconscient.

*

Si l'on continue de filer la métaphore, où un.e analyste ne serait qu'une marionnette, dont l'analysant serait le marionnettiste, et dont les fils seraient les grains de la voix de ce dernier, alors, alors ..., se pose la question de l'hypnose, ou plus précisément l'autohypnose, puisqu'il n'y aurait que de l'autohypnose. L'hypnose et de son altération de la conscience.

L'altération hypnotique de la conscience, opérerait, encorps, une circoncision des oreilles, et du corps lui-même.

Freud, à l'insu de son plein gré, n'aurait jamais, vraiment, abandonné l'hypnose.

Là encorps, il aurait, seulement, *simplement*, inversé les places, pas les positions.

Il aurait accepté de se laisser autohypnotiser par les voix de ses analysantes.

Un tour de *passe-place*, pour, peut-être, parer, plus sûrement, ses suggestions.

Il s'est mis à écouter les leurs, et, en premier, celle de se taire.

Freud n'a pas arrêté l'hypnose : il a arrêté de toucher les corps.

D'abord avec les mains, puis, avec le pouce, bientôt, avec les yeux, et, autant que faire il aura pu, avec la voix.

En 1890, époque où il pratiquait encorps l'hypnose, il écrivait dans *Traitement d'âme* :

Tandis que le sujet se comporte, à l'égard du monde extérieur, comme s'il était endormi, c'est-à-dire, comme si tous ses sens en étaient détournés, il est éveillé dans son rapport à la personne qui l'a hypnotisé : il ne voit et n'entend qu'elle ; c'est elle seule qu'il comprend et c'est à elle seule qu'il répond.

Obéir, étymologiquement : *obaudire*, c'est : écouter la voix au point d'y être soumis.

Le 26 janvier 1980, dans une lettre, adressée au *Monde*, datée du 24, l'on pouvait lire :

Oui, le psychanalyste a horreur de son acte. C'est au point qu'il le nie, et dénie, et renie – et qu'il maudit celui qui le lui rappelle, Lacan Jacques, pour ne pas le nommer ...

Je ne vous parle pas, seulement, d'une élucubration théorique.

Je vous parle de ma pratique quotidienne.

Je vous parle de ces moments vagues, que je dis vagues, où je divague, où ma conscience même s'absente, de ses absences, de mes absences.

De ces absences de Moi.

Elles m'épuisent profondément.

Je ne dors pas pourtant.

Je ne dors pas pour autant.

Nous savons quand nous dormons.

Freud va jusqu'à poser l'existence d'une instance qui sait si le rêveur est éveillé ou endormi : c'est celle-là même, qui, pour satisfaire le désir de dormir, lui laisse la possibilité d'affirmer que : *ce n'est qu'un rêve !*

Je vous parle de ces états très particuliers, que je traverse, qui me traversent, d'aventures, que je qualifie d'hypnotiques, et que rythment de profondes respirations.

Il me semble que c'est par une ample et longue inspiration-expiration, que s'effectue mon réveil autohypnotique.

Apaisante corrosion ...

L'analyse dissout – ce en quoi elle est merveilleuse.

Elle ne découvre pas – ce en quoi elle reste mystérieuse.

*

Pour arrêter le fil de la métaphore, nous devons méditer ce mystère.

Ce mystère transcende transversalement toute la psychanalyse, pour ne pas dire, toute l'humaine humanité.

Il nous faut concevoir une transcendance transversale, et non verticale.

Ce mystère n'est pas plus haut, ni plus bas d'ailleurs, il est seulement plus loin.
Plus lointain ...

Ce mystère n'est autre que celui du transfert, lui-même.

Il n'est autre que celui de la survenue de ces instants fugitifs, qui ne s'atteignent que d'aventures.

Ceux où l'éventuelle et non programmable, non *protocolisable*, dit-on aujourd'hui, au-tohypnose de l'analyste, s'induit, soudain, d'un court-circuit, c'est le cas de l'entendre, celle de l'analysant.

Alors, le marionnettiste s'éprend du mouvement de sa marionnette.

Et s'éprenant, il se prend dans le rythme qu'il lui imprime, au point d'en devenir, dans ce même tour, l'espace de cet aléatoire instant, lui-même, la marionnette.

Seule la danse d'une marionnette peut *réellement* faire danser une autre marionnette.

Leur rythme exhibe, alors, subliminalement, allusivement, l'achose de leur désir.

La jouissance arrache à la vision, ce que le désir n'avait fait que commencer de dévoiler, écrit Pascal Quignard, dans *le Sexe et l'effroi*.

Alors, Jean Oury s'avance et pose la question éthique :

Qu'est-ce que je fous là ?

Par le foutre, il fait entendre celle de la jouissance.

Par le là, il donne l'espace, et, donc, le temps.

C'est-à-dire : à chaque instant.

Lacan Jacques a dit : *Kelsensjoui ?*

Quoi, de quoi, *me* je jouis, quand je me fous psychiatre-psychanalyste ?

Cette question me reste, inlassablement, indéfiniment, problématique.

Au-delà, et peut-être, plus encorps, en deçà, du praticien, quel pratiquant suis-je ?

De quelle profession, je fais foi ?

De quelle foi, je fais profession ?

Il nous reste à continuer de nous interroger sur nos métiers impossibles.

D'où l'importance de ce Séminaire, et de lieux, tels que celui-ci.

Si je ne peux y parler en place d'analyste, je peux, peut-être, quand même, tenter d'y parler en celle d'étudiant, et, plus particulièrement, d'étudiant en analyse freudienne.

Le participe au présent d'étudiant me renvoie à celui de l'analysant que j'ai été, dont je reste, et dont je resterai, encorps, jusqu'à ma mort.

L'étude est ma seule lumière.
Il y a un apprendre qui ne rencontre jamais le savoir.
Un apprendre qui reste indéfiniment non-fini.
Ce non-fini est ma vie, qui, pourtant, se finira ...

Je vous remercie, encorps ...

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnau le Lez,
Angers, Palavas, Montpellier, Les Vernets, Lachamps, Frontignan,
Maguelone, Paris, Montreuil, St Jean du Gard, Brignac, Clermont-l'Hérault,
mi-août – mi-décembre 2018.

Notes :

¹ [à insérer p. 33, après la phrase : « Il recevait Pascal Quignard autour de *Psychanalyse et écriture*. »]

cf. *Psychanalyse et écriture, rencontre avec Pascal Quignard*, sous la direction de Joseph Rouzel, Études psy-choralytiques, L'Harmattan, Paris, 2015.

² [à insérer p. 36, après le début de phrase : « Une de mes lectures de *L'homme Moïse ...* »]
Sigmund Freud, *L'homme Moïse et la religion monothéiste, Trois essais*, (1939), trad. Cornélius Heim, Galli-mard folio essais, Paris, 1986.

³ [à insérer p. 37, après la phrase : « En 1982, il a traduit/trahi une nouvelle d'Heinrich von Kleist, datant de 1810 : *Sur le théâtre de marionnettes*. »]

Jacques Nassif, ***Par les Marionnettes parler***, [in *Le Coq-Héron* n°83, Paris, 1982, pp. 28-62], repris dans ***Le livre des poupées qui parlent*** [E.M.E., Bruxelles, 2012]. Traduction/trahison d'*Über das Marionnentheater*, qu'il a délicieusement commise, avec Jean-Michel Rey. J'ai omis dans mon texte les guillemets, dans ma bonne raison de ne pas l'alourdir, et ma mauvaise foi de m'approprier ses mots...

L'oubli ne serait-il pas un des prix de la parole ? D'autant plus que ces propositions n'ont pas du tout vocation à nous unir vers Cythère...

Il en ira de même quand je m'avancerai plus loin dans l'hypnose à propos de son immense ***L'écrit, la voix*** [Fonctions et champ de la voix en psychanalyse, éditions Flammarion, département Aubier, Psychanalyse, Paris, 2004], qui reste malheureusement et injustement inaperçu depuis sa parution. À lire et à relire d'urgence !!!

P. S. : CCAF est l'acronyme de « Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne ».

⁴ [à insérer p. 38, après la phrase : « Elles n'en demeurent pas moins soumises aux cahots du chaos de l'ics. »]

Cf. le passage relatif aux associations libres dans *Die Traumdeutung* : « La méthode exige une certaine pré-paration du malade. Il faut obtenir de lui à la fois une plus grande attention à ses

perceptions psychiques et la suppression de la critique, qui ordinairement passe au crible les idées qui surgissent dans la conscience. Pour qu'il puisse observer et se recueillir, il est bon de le mettre dans une position de repos, les yeux fermes ; pour qu'il élimine toute critique, il est indispensable de faire des recommandations formelles. On lui explique que le succès de la psychanalyse en dépend : il faut qu'il fasse attention, il faut qu'il observe et communique tout ce qui lui vient à l'esprit [...]. Comme on le voit, il s'agit en somme de reconstituer un état psychique qui présente une analogie avec l'état intermédiaire entre la veille et le sommeil et sans doute aussi avec l'état hypnotique au point de vue de la répartition de l'énergie psychique. » [Sigmund Freud (1899), *L'Interprétation des rêves*, traduction par Janine Altounian, Pierre Cotet, René Lainé, Alain Rauzy, François Robert, Nouvelle édition révisée, Paris, PUF, 1976, p. 94-95.]

⁵ [à insérer p. 38, après la phrase : « Freud, à l'insu de son plein gré, n'aurait jamais, vraiment, abandonné l'hypnose. »]

Nous connaissons tous la formule de 1917 lors de sa 19^e conférence d'introduction à la psychanalyse, *résistance et refoulement* : « ... la psychanalyse proprement dite ne date que du jour où on a renoncé à avoir recours à l'hypnose. » [in *Introduction à la psychanalyse*, trad. S ; Jankélévitch, petite bibliothèque Payot, Paris, 1922, 1961, p. 273].

Ce qui ne l'empêchera pas d'écrire en 1924, dans son « Petit abrégé de psychanalyse » [In : *Résultats, Idées, Problèmes*, tome II, 1921-1938, 6^e éd., trad. J. Altounian, A. Bourguignon, P. Cotet et A. Rauzy, Paris, PUF, 2002] : « On ne surestimerait jamais trop l'importance de l'hypnotisme dans la genèse de la psychanalyse. D'un point de vue théorique comme d'un point de vue thérapeutique, la psychanalyse gère un héritage qu'elle a reçu de l'hypnotisme. » (p. 99) et « La méthode cathartique est le précurseur direct de la psychanalyse et, malgré tous les élargissements de l'expérience et toutes les modifications de la théorie, elle est toujours contenue en elle comme son "noyau". » (p. 101).

Deux ans auparavant, avaient paru *Perspectives de la psychanalyse*, dans lequel Ferenczi et Rank interrogent toute coupure définitive entre psychanalyse et hypnose [Sandor Ferenczi, Otto Rank (1922). *Perspectives de la psychanalyse*. Trad. Michele Pollak-Cornillot, Judith Dupont et Myriam Viliker, Bibliothèque scientifique Payot, Paris, 1994]. Cette même année 1924, Freud reçoit, sur l'initiative de Ferenczi, le jeune hongrois Franz Polgar pour travailler encorps autour de l'hypnose.

Jusqu'à la fin sans fin d'*Analyse avec fin, analyse sans fin* (1937), Freud continuera de payer son tribut à l'hypnose (et à Ferenczi) : « L'influence exercée par l'hypnose semblait être un excellent moyen pour atteindre nos fins ; on sait pourquoi nous y avons renoncé. On n'a pas trouvé jusqu'à présent de substitut à l'hypnose, mais on comprend, de ce point de vue, les efforts thérapeutiques, malheureusement infructueux, auxquels un maître de l'analyse tel que Ferenczi a consacré les dernières années de sa vie. » [In : *Résultats, Idées, Problèmes*, tome II, op. cité, p. 245]

Je me dois, à mon tour, de payer mon tribut à Antoine Bioy, de l'Université de Vincennes-Paris 8, département de psychologie clinique, dont les travaux m'ont accompagné dans mes recherches, notamment le remarquable *Sigmund Freud et l'hypnose : une histoire complexe*, que l'on peut consulter à cette adresse :

https://www.researchgate.net/publication/270817610_Sigmund_Freud_et_l%27hypnose_une_histoire_complexe

⁶ [à insérer p. 38, après la phrase : « En 1890, époque où il pratiquait, encorps, l'hypnose, Freud écrivait dans le *Traitement d'âme* : »]

Cité par Jacques Nassif (in *L'écrit, la voix*, op. cit., p. 255)

Le passage plus complet mérite le détour d'un coup d'œil :

« ... l'hypnose n'est en aucune façon un sommeil comparable à notre sommeil nocturne ou au sommeil artificiel produit par les somnifères. Des modifications y apparaissent et des facultés psychiques y sont conservées, qui font défaut au sommeil normal.

Maints phénomènes de l'hypnose, comme par exemple les modifications de l'activité musculaire, ne présentent qu'un intérêt scientifique. Mais le trait le plus significatif, et pour nous le plus important, de l'hypnose réside dans l'attitude de l'hypnotisé à l'égard de son hypnotiseur. Alors que le sujet se

comporte, vis-à-vis du monde extérieur, comme un dormeur, c'est-à-dire, en a détourné tous ses sens, il est éveillé vis-à-vis à la personne qui l'a plongé en hypnose : n'entend et ne voit qu'elle, la comprend et lui répond. Ce phénomène, qu'on appelle dans l'hypnose le rapport [note q. : (en français dans le texte) Le terme vient de Mesmer, qui désignait par là la circulation « harmonieuse » du « fluide magnétique » entre le magnétiseur et le magnétisé.], trouve son pendant dans la façon de dormir de certaines personnes, par exemple la mère qui nourrit son enfant. Il est tellement frappant qu'il devrait nous mener à la compréhension de la relation entre l'hypnotisé et l'hypnotiseur. Mais il n'y a pas que cette réduction, pour ainsi dire, du monde de l'hypnotisé à l'hypnotiseur. Il s'y ajoute le fait que le premier devient tout à fait docile à l'égard du second, obéissant et crédule, et cela de façon quasi illimitée en cas d'hypnose profonde. Et la façon dont se réalisent cette obéissance et cette crédulité révèle dès lors une des particularités de l'état hypnotique : l'accroissement extraordinaire, chez l'hypnotisé, de l'influence de la vie psychique sur le corps. » Sigmund Freud, « Traitement psychique (traitement d'âme) », 1890, in *Résultats, idées, problèmes*, I, 1890-1920, trad. M. Borch-Jacobsen, P. Koepfel, F. Scherrer, p. 15-16, Paris PUF, 1984.

« La conjonction de l'**attachement exclusif** et de l'**obéissance crédule** compte généralement parmi les traits caractéristiques de l'amour. » *Ibid.*, p. 17.

Après avoir introduit la notion de « suggestion », et balayé les craintes qu'une telle thérapeutique « provoque un dommage concurrençant ses avantages, par exemple, en laissant derrière elle une perturbation ou un affaiblissement durables de la vie de l'âme de l'hypnotisé », il écrit : « Un seul point doit être soulevé : lorsque les circonstances nécessitent un usage prolongé de l'hypnose, il s'établit une accoutumance à l'égard de l'hypnose et une dépendance à l'égard du médecin hypnotiseur qui ne peuvent pas être le but du traitement. » *Ibid.*, p. 19. Déjà la question du transfert ? « C'est aussi dans ces cas-là qu'ont tendance à s'installer chez le malade une dépendance à l'égard du mé-decin et une sorte d'addiction à l'hypnose (Sucht nach der Hypnose). » *Ibid.*, p. 21.

⁷ [à insérer p. 39, après la phrase : « Elle ne découvre pas – ce en quoi elle reste mystérieuse. »] cf. Pascal Quignard, *Performances de ténèbres*, Paris, Galilée, 2017, pp. 141/142

⁸ [à insérer p. 40, après la phrase : « Alors, le marionnettiste s'éprend du mouvement de sa marionnette. »]

Dans les *Études sur l'Hystérie* [Sigmund Freud, Joseph Breuer (1895), trad. Anne Berman, Paris: PUF, 1956]. Freud écrit à propos d'Élisabeth von R., qu'en lui demandant simplement de s'allonger, de fermer les yeux, et de dire tout ce qui lui passait par la tête : « Sans doute suis-je parvenu ainsi à obtenir le degré le plus élevé possible d'hypnose », (p. 85), et elle « semblait tomber spontanément dans un état analogue à l'état hypnotique. » (p. 110)

⁹ [à insérer p. 40 : « La jouissance arrache à la vision, ce que le désir n'avait fait que commencer de dévoiler, écrit Pascal Quignard, dans le *Sexe et l'effroi*. »]

Cf. la quatrième de couverture, *Le Sexe et l'effroi*, [Gallimard, 1994 (Gallimard folio, 1996)]. Citons, encorps, de façon non exhaustive : *Le Vœu de silence, Essai sur Louis-René des Forêts*, [Fata Morgana, 1985 (2nde édition, Galilée, 2005)], *Kong-souen Long, Sur le doigt qui montre cela, (Tche-wou Louen)* [Michel Chandeigne, 1990], *La Raison* [Le promeneur, 1990], *Le Nom sur le bout de la langue* [POL, 1993 (Gallimard folio, 1995)], *Rhétorique spéculative* [Calmann-Lévy, 1995 (Gallimard folio 1997)], *Vie secrète* [Gallimard, 1998 (Gallimard folio, 1999)], tome VIII et capiton du *Dernier royaume* [Grasset 2002-2018-... (Gallimard folio, 2004-...)], *La Nuit sexuelle* [Flammarion, 2007 (Éditions J'ai lu, 2009)], ..., ..., ...,

Cerise sur le gâteau, cette réplique d'A. dans *Carus* : « La voix est une plaie contuse ! » [Gallimard, 1979 (Gallimard folio, 1990)].

XVIII^{èmes} journées Isadora
“Construire le soin : Babel et label”
Centre psychothérapique St Martin du Vignogoul,
vendredi et samedi, 7 et 8, juin 2019.

Luc Diaz

Des diverses divers habillé.e.s pour Léthé ...

« *E guji a chi un bel giorno si trovi bollato
da una di queste parole che tutti ripetono.
Per esempio: usurajo! Per esempio: pazzo!* »
Luigi Pirandello, *Uno, nessuno e centomila*, (1909-)1926.

Bonjour,
je tiens, d’abord et encorps,
à remercier, chaleureusement, Isadora,
et, plus personnellement, Pauline Vargoz,
de la joie, qu’elles me passent,
en m’invitant à babiller entre “Babel et label”,
ou comment nous y *entrep* parler pour y co-construire du soin,
« soigneusement », que l’on soit nié et/ou niant ?
Je vous remercie, tout aussi chaleureusement, d’être là.
En guise d’exergues, je vous ai préparé une petite *video* ...

Notre Père né psy est mort !
Son fantôme nous hante encorps ...
Pernépsy, c’est ce néologisme, forgé en 1988, par Jean Allouch,
avec la volonté de re-trouver une pratique *pariasitaire* de la psychanalyse.
Forgé en une acronymie syllabique,
des trois entités, dites majeures, de la clinique psychiatrique, du siècle dernier :
perversion, névrose, psychose : per, né, psy.
Freud en a, “Scientifiquement”, décliné la clinique analytique,
en trois mécanismes, mis en une branle continuelle, conflictuelle, par la pulsion :
Verleugnung, Verdrängung, Verwerfung : déni, refoulement, forclusion.

Notre Père né psy est mort !
Son fantôme nous hante encorps ...
Alors, alors..., délaissant tout Κόσμος (*Cosmos*),
délaissant tout Paradis, à jamais, perdant,
il nous resterait, déjà, pour ces journées,
comme nous y invite, si joliment, l’argument,
il nous resterait à nous raconter de la Terre,
à nous raconter de la Perdue.

*Notre père qui êtes aux cieux, restez-y !
Et nous nous resterons sur la terre, qui est quelque fois si jolie.*

Le Père des origines est Mort, mort dès l'origine.
Ne jetons pas, pour autant, l'eau du bain.
Le vide, a-vide, d'ses Nom-du-Père, n'est pas néant.
Il est béant.
Bouche béante, de Χάος (*Khaos*) jadissant,
continument, imprévisiblement, alter nativement,
elle crache, elle avale, elle engloutit, elle vomit ...
Mouvements, marées, indéfiniment indéfini.e.s.
Nous n'y surfons, jamais, que d'aventures ...
À l'instant ..., à l'instant opportun, Καίρός (*Kairos*) nous engage.
Le plus souvent, nous nous en mutilons.

Il s'agirait de ne pas *parier du père au pire* !
Il s'agirait, paraît-il, de *s'en passer, à condition de s'en servir.*
Et de s'y mettre, de s'y commettre, à y danser, dessus ...,
à y être dansant, sans dessous, dessus,
vaguant, vaguant, vaguant,
solivaguant ...,
et, qui sait, peut-être, il était une fois ..., valsant,
sur d'la clinique en mouvements.

Pernépsy m'aura permis, tout d'même, de m'assurer, quelque peut,
en m'expliquant, à peines, quelques choses,
des folies de nos mondes, et de nos métiers de fous.
Il m'aura, diable ment, autorisé, de *quelques autres*,
à y panser, avec quelques autres ...
Pour penser, en *bon* "indoeuropéen", je tripartis.
Je trie par trois. Je trie partout.
Je trie *pastout*, pas trous, *patouille*, par trouille :
Per, né, psy.
Ce sont, toujours et encorps, des histoires du sacrifice de *La Bête*,
du corps de la Bête, au Père/Ciel, *qui êtes aux Cieux* :
celui qui l'élève, celui qui l'égorge, celui qui la con-sacre.

Pour parler par trois, le langage m'utilise.
Sans cesse, il différencie en m'opposant deux à deux : oui/non, noir/blanc ...
Aussitôt, se lève l'illusion mortifère de l'Un,
d'un grand Tout, d'un grand Autre ...
Sans cesse, le langage coupe, coupe en deux,
et conjugue en achevé/inachevé,
un présent continu, à jamais, insaisissable.
Coupures sans coupure, entre perdu et imminent : *Fort/Da*.
Restent des restes, des restes des divisions, des dites visions.
Ils tombent en *taisançe* dans l'oubli.

Ils peuvent parler en se taisant : ils peuvent s'écrire,
avec le corps, par le corps, et encorps.

La vie n'est pas une biographie.

Elle nous est, de récits, continuelle ment, en attente.

Elle présente, le langage, le symbole re-présentent,
nachträglich, après-coup, disait Freud.

Elle pulse d'une autre sorte de différence.

D'une différence non binaire.

Une différence, qui, indéfiniment, indifféremment,
partout, sans cesse, sans dessein, différencie.

Une différence avec un petit *a*, comme l'écrivait Derrida,
au participe au présent ... continu ...

Une différence sans solution de continuité,
dont, à peu près seuls, l'art et la psychanalyse, font,
explicitement, l'expérience, la théorie.

Une différence sexuelle, plutôt qu'une différence des sexes.

Elle s'éprouve, ou elle ne s'éprouve pas.

Vertiges d'une pensée qui s'épuise à la penser,
à la penser sans oppositions, sans solutions de continuité,
tout en usant, pour se faire, du langage, qui n'en finit pas d'en procréer.
À en mourir de penser.

Ça m'avait, pourtant, l'air de tourner rond ce « pernépsy ».

Déjà, tourner rond, c'est louche,

et, puis, ça nous la boucle, ça tourne en rond !

Et, encorps, à quel prix ?

Au pris des catégories présupposées, d'un présupposé savoir.

Et des murs, qu'elles érigent, bien vite, bien trop vite.

Le 11 janvier 1956, lors de la VII^{ème} séance sur *les psychoses*,
d'emblée, Lacan nous prévient :

Quand on poursuit une marche pas à pas pendant un certain temps,
on a toujours à la fin des murs devant le nez.

Et il parachève la séance, en nous y a-dressant un mur,
un mur entre prose et poésie.

Jean de la Croix versus Daniel Paul Schreber.

Le mystique serait poète, le dit parano ne le serait pas.

Poètes, vos papiers ! Poètes, Papier !

Catégoriques catégorisations.

Elles nous autorisent, bien vite, bien trop vite,

à préférer des horreurs du style :

les dit.e.s psychotiques ne peuvent pas avoir d'humour,

et ne parlons même pas de relations amoureuses !

Ont-elles seulement *une âme, qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?*

Oui ! Il y a, encorps, un transfert psychotique !

Un transfert au psychotique, et, non, du dit psychotique.

Les dit.e.s psychotiques transfèrent, aussi, parfois, encorps, névrotique ment,
et, plus souvent que l'on n'y pense, quand on y pense.
Alors, en non-dupes, elles errent.
Elles ont, encorps, leurs deux jambes, pour claudiquer.
Il ne leur en manque plus une.
Elles n'y sont plus, psychique ment, *psychotique ment*, amputé.e.s.
Elles n'ont pas à ré-apprendre à marcher,
avec quelque béquille, qui se devrait.
Elles n'ont pas à être rééduqué.e.s, ni éduqué.e.s, d'ailleurs.
Seulement, soigneusement, prendre soins,
et, parfois, soigner, *nous soigner ...*

La métaphore iambique, c'est Michel Ribstein, qui me l'a filée, qui me l'a refilée.
Le 19 juin 1987, lors des II^{èmes} rencontres de Saint Alban,
il déclarait dans un texte d'une actualité plus que jamais brûlante,
"Du gardiennage à l'insertion sociale... Mais où est la thérapie ?" :
Il y a toujours une dynamique vivante dans la psychose ...
Quelque chose de l'ordre du désir, du désir insatisfait peut-être ?
De la vie, qui pulse, Monsieur, vous nous l'avez dit, et redit, encorps ...,
et, qui pulse, bien plus volontiers, hors des murs de l'Asile,
et, bien plus encorps, hors des murs de nos représentations.
Ce sont, toujours et encorps, des murs de la honte.
De cette honte biblique : honte d'être nu, encorps, en vie, en vain.

Passer, outre-passé, faire passer, ses murs,
des temps soient peu, autant que faire se peut,
s'inscrit aux fondements, mêmes, de la psychothérapie institutionnelle,
dont *Saint Martin* persiste et signe, toujours et encorps.
J'ai rencontré Michel Ribstein en 1990.
D'entrée, il m'a offert *l'amphibolie*.
L'amphibolie d'un sujet pas sans une bouffée délirante :
les grains de sable qui grippent les rouages donnent, encorps, parfois, *des perles*.
Il m'a offert l'amphibolie, l'amphibolie du sujet, tout court.

Nous passons nos discours, à nous gargariser d'un sujet,
qui disparaîtrait d'apparaître, un sujet sans cesse *évanaisant*,
et, dans la *même* seconde, nous pensons,
en termes de pervers, névrosé, psychotique,
comme si nous pouvions faire, du sujet, un objet, un truc, quoi !,
comme si nous pouvions faire, de l'autre, du petit autre, une altérité radicale.

Tout est faux.
Et, ce que disent les fées sur les berceaux,
et, ce que disent les survivants sur les tombes.
Et, ce que j'élucubre aujourd'hui, en votre compagnie ...
L'analyse freudienne réfère aux mythes,
quitte à en avoir inventé un, un dernier,

un mythe des origines : une horde primitive !
Μῦθος (*Muthos*) versus Λόγος (*Logos*).
Délaissant tout Cosmos, elle ambitionne, rien de moins
que de soulever les Enfers : *Acheronta movebo* !
Un mythe d'un commencement, qui n'en finit pas de commencer,
même dans la mort même.
Un mythe de re-naissances de la naissance, elle-même.
Métamorphoses indéfinies, chez ces prématurés non-finis,
que nous sommes, supposé que nous soyons,
jusqu'à ce que mort s'en suive.

Allouch propose, alors, une clinique analytique du *divers*.
Une clinique des *diverses divers*.
Et, peut-être, plus radicalement, encorps, de mouvements,
d'animations de diversités plurielles, en chacun.e des diverses divers.
Au mieux, nous n'aurions affaire qu'à leur(s) chose(s), d'leur *achose*.
Ce n'est pas tant à Freud, que Lacan aura fait retour,
qu'à la *Chose*, dite par lui : *freudienne*.
Le 23 novembre 1955, lors de la II^{ème} séance *des psychoses*,
il disait, déjà, des drôles de choses :
La chose qu'on oublie, c'est que le propre du comportement humain,
c'est la mouvance dialectique des actions, des désirs, et des valeurs,
qui les fait non seulement changer à tout instant, mais d'une façon continue.

Au bout du conte, *das Unbewusste*, l'Inconscient,
ne serait rien de plus qu'*unebêvue*, puis une autre bêvue,
puis une autre encorps ...
Trois petits points ..., trois petits points de suspension.
La suspension de nos jugements, de nos catégories.
Indispensable rigueur éthique due aux diverses diversités.
Et, à la fois, impensable non-catégorisation, qu'elle exige.
Il y aurait, là, peut-être, encorps, de l'impossible, de nos impossibles métiers.

La différence, avec *le petit a*,
entre transfert psychotique et névrotique,
jouerait sur une question de places.
Plus précisément, de postures, en cours de transfert.
Nous pouvons en différencier deux :
transférer et *poser transférentiellement*.
La première, transférer, dé-cernerait les dit.e.s "névrosé.e.s",
La seconde, poser transférentiellement, des sujet-supposé-savoir,
à savoir les dit.e.s "psychotiques", et, encorps, les se-disant "analystes".

La folie fait appel.
Elle aspire ..., plus qu'elle n'espère.
Poser transférentiellement, c'est faire appel, appel à témoin.
C'est, fondamentalement, la posture de témoin,

de prendre l'autre, le petit autre, à témoin,
de son impropre témoignage, de son imposture ...
Témoin à écrire, encorps, : *t'es moins*,
en écho de l'atteinte narcissique,
que comporte, immanquablement, cette posture.

Hé, vous !, pour qui, vous me prenez ?,
est une question, que nous posent, plus encorps, les psychoses.
In petto, immédiatement, elle m'oppose à moi-même, dans moi-même, :
Hé, toi !, pour qui tu te prends ?
Prendre, se prendre, se pendre, se méprendre ...
Et le mépris naît de sa méprise.
D'aventures, s'être, surpris, après-coup, de s'être dépris de se dépendre.
Les psychoses nous posent des questions de regards,
de : Re-garde-moi !
Des questions de vie, et/ou de mort, de honte !,
à nous en couper le souffle ...
Elles sont les fonds sans fonds de nos "âmes",
d'hommes et de femmes,
pris.es et torturé.e.s par le langage,
qu'elles habitent, et qui, pour autant, n'existe pas.
En-deçà de la carence symbolique, en-deçà du défaut,
les psychoses montrent le vrai de la structure,
le vrai de l'humanité en proie au symbolique.

Lorsque, celle, celui, que je reçois, et que j'écoute,
pose transférentiellement, plus qu'il ne transfère,
alors, alors ...,
pastoute interprétation au sens du jeu,
du jeu sur l'équivoque signifiante,
découvre, entrouvre, aussitôt, un abîme.
Abîme de l'énigme du "Buisson ardent", dans les Bibles,
abîme d'un Nom-du-Père : אהיה אשר אהיה :
« *Éhyéh asher éhyéh* » : « Je serai : je serai ».
Trouble double jeu du double je.
Pure énonciation du symbolique comme trou.

Personne elle ment, en présance de transfert,
que l'on qualifierait de psychotique,
je ressens ..., je pressens ...,
au-delà, et, peut-être, bien plus encorps, en deçà,
de la seule, et pressante, et oppressante, et vivante,
et fatigante, et fascinante, angoisse,
d'un transfert, que l'on dirait névrotique,
je ressens ..., je pressens ...,
l'effroi, l'effroi d'une franche et totale dissolution,
de ces *pastoutes* fictions ...,

qui avaient semblé pouvoir tenir le cou jusque-là.
À un bout, je parlerais de tensions, de duretés,
Même si l'*hom* peut s'y évanouir ...
À l'autre, je suis, tout bêtement, tout simplement, tout bonnement, aspiré.
Sidéré ! Happé ! Siphonné !
Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant ...

Je (re)pense à certains de ces patients,
que l'on disait psychotiques.
J'en écoute, maintenant,
quelques-unes et quelques autres,
depuis, déjà, jadis ..., trente ans.
Des histoires, qui se tissent, se défont, en sembles.
J'entends encorps, dans mon corps,
ce jeune homme me dire, et m'apprendre, :
« *Vous vous préoccupez trop pour moi ...* ».
Nous nous *re-voyons*, encorps ...
Je (re)pense, à ces *pastoutes* rencontres,
quand même possibles, sans cesse vacillantes,
sur le fil d'un rasoir,
avec des sujets pas sans une bouffée délirante.
Je (re)pense à des fils ténus,
et, pourtant, par moments, du moins, tenus,
qui coupent, et se coupent, parfois, quand même.

C'est dans ces moments de rupture,
que la différence se fait plus aiguë.
Quand la honte submerge tout !
La honte d'être, encorps, en vie, en vain, nu, tout nu !
Quand la persécution, sa plus fidèle compagne,
s'infiltré, s'immisce, partout,
et surtout, et encorps, dans les corps ...
Quand *ma présance*, elle-même,
m'est ressentie, comme persécutrice.

Alors, alors ...,
il n'y a, peut-être, vraiment, plus grand'chose,
pour ne pas dire rien, à quoi se raccrocher,
à l'instant, encorps, en sembles ...
et, tout de même, en avoir, quelquefois, réchappé, en sembles ...

Alors, alors ...,
pour que ce soit dit en *passant*,
pour que ce soit dit en mouvements,
comment vous dire d'une *réelle* clinique du transfert,
débarrassé, plus ou moins, de mes embarras manichéens ?
Une clinique problématique, qui s'a-prendraient, encorps, en sembles,

et l'analyste, et l'analysant.e, en tant que sujets, subjectivant,
et, non plus seulement, comme objets, objectivés,
et, pour autant, à jamais inobjectivables.

Question objets, il nous resterait bien, encorps,
à (se) faire les se-disant analystes.
À faire d'eux des corps ; *tout est affaire* d'eux, des corps !
Et leurs baisers, au loin, les suivent ...
Cliniques de ces témoins, témoins de rien !,
Cliniques de ces *t'es moins, t'es moins que rien !*,
et, en écrire, décrire, tout de même, quelque'choses ...
En souffler, tout d'même, quelque'choses ...,
du souffle d'une *mouvance dialectique des actions, des désirs*,
et de l'analysant, et de mes zigues ...,
de mes zigues vagues,
sans oublier une troisième personne : *die dritte Person*,
imprévisiblement, indéfiniment, tapie dans l'ombre.
Je tue Il, mais *pastoutes* Elles.
Elles s'effacent à tire-d'ailes.

Nous ne sommes que des passant de passage,
Jusqu'à ce que mort s'en suive !
Tout le reste est littérature ...
Au mieux, peut-être, et, seulement, d'aventures,
nous sommes des passeurs ...
Surtout pas frères !
Faire la passe ...
Et, soudain, y re-con-naître d'un bonheur,
de ces bons heurts d'outre-passeurs,
d'ouvre-passeurs ..., de murs,
en douce ...,
en doux heurts ...

Je vous remercie encorps ...

Luc Diaz *faciebat*,
Castelnau, le vendredi 8 février 2019.

« *Le monde n'est qu'une branloire pérenne. [...]*
Je ne peins pas l'être, je peins le passage [...]
non un passage d'âge en autre, ou, comme dit le peuple,
de sept en sept ans, mais de jour en jour, de minute en minute. »
Montaigne,
Essais (deuxième chapitre, troisième livre), 1588.

Tribu.t :

Ce texte n'est autre que *mon* recueil, le plus *présant*, d'éléments d'un travail collégial, de lectu-res et de réflexions, menées pendant plus de deux ans, de mars 2011 à mars 2013, avec le "groupe" montpelliérain des *Cartels Constituants de l'Analyse Freudienne*, le groupe du "deuxième jeudi", ponc-tuées d'une rencontre, tout aussi montpelliéraine, avec Jean Allouch, et "conclues" en Avignon, lors d'une journée des CCAF. Que mes collègues, et, plus personnellement, Michèle Skierkowski et Guy Ciblac, en soient, chaleureusement, re-mercié.e.s, avec *quelques autres*, qui m'ont aidé à l'élucubrer.

Notes :

¹ à insérer p. 44, pour l'exergue : Luigi Pirandello, *Un, personne et cent mille*, Paris, L'imaginaire, Gallimard, 2010, ©1930 pour la traduction de L. Servicen, p.148. « Et malheur à celui qui, un beau jour, se trouve étiqueté d'un de ces mots que chacun répète : par exemple "usurier" ; par exemple "fou" ! »

² à insérer p.44, après : « *Pernépsy* est ce néologisme, forgé en 1988, par Jean Allouch. » : Jean Allouch, *Perturbation dans pernépsy*, Littoral n° 26, novembre 1988, pp. 63-84.

³ à insérer p. 44, après : « *pratique pariasitaire* » : Jean Allouch, *Horizontalités du sexe*, 19 janvier 2002, hôpital Sainte-Anne, à l'invitation du Cercle Freudien et d'Espace analytique, jeanallouch.com/rubrique/8/articles.html, p. 17.

⁴ à insérer p. 44, après : « *qui est quelquefois si jolie*. » Jacques Prévert.

⁵ à insérer p. 45, après : « *du père au pire* » : Jacques Lacan, *Télévision*, réalisation de Benoît Jacquot, dans la série *Un certain regard* du service de recherche de l'ORTF, ©INA, 1973.

⁶ à insérer p. 45, après : « *à condition de s'en servir !* » : Jacques Lacan, *Le sinthome*, Livre XXIII, Paris, Seuil, 2005, p. 136.

⁷ à insérer p. 46, après : « *La vie n'est pas une biographie*. » : Pascal Quignard, *La vie n'est pas une biographie*, Paris, Galilée, 2019.

⁸ à insérer p. 46, après : « au participe au présent ... continu » : Avec Michèle Montrelay, *La portée de l'ombre*, Paris, Éd. du crépuscule, 2016.

⁹ à insérer p. 46 après : « *À en mourir de penser*. » : Pascal Quignard, *Mourir de penser*, Paris, Grasset, 2014.

¹⁰ à insérer p. 48, après « *À quel prix ?* » : Jean Allouch, *Perturbation dans pernépsy*, op. cité, p. 77.

¹¹ à insérer p. 46, après : « *des murs devant le nez*. » : Jacques Lacan, Livre III, *les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 85.

¹² à insérer p. 46, après : « *Poètes, vos papiers !* » : Léo Ferré.

¹³ à insérer p. 46, après : « *et la force d'aimer*. » : Alphonse de Lamartine.

¹⁴ à insérer p. 47, après : « *Mais où est la thérapie ?* » : Michel Ribstein, *Du gardiennage à l'insertion sociale... Mais où est la thérapie ?*, II^{èmes} rencontres de Saint Alban, le 19 juin 1987.

¹⁵ à insérer p. 48, après : « Et ce que j'élucubre » : « le vrai n'est qu'un moment du faux » Guy Debord, *La société du spectacle*, thèse 9, Paris, Buchet/Chastel, 1967.

¹⁶ à insérer p. 48, après : « *Acheronta movebo* » : *Flectere si nequeo superos, Acheronta movebo* (si je ne peux fléchir ceux d'en haut, je soulèverais l'Achéron), ver 312 de l'Énéide (*Æneis*) de Virgile (-29 et -19 av JC), exergue de *Die Traumdeutung* (L'interprétation des rêves) de Sigmund Freud ("1900")

¹⁷ à insérer p. 48, après : « une clinique analytique du *divers* » : Jean Allouch, *Dépathologisations : homosexualité, transsexualisme... quoi d'autre ?*, 23 septembre 2012, 3^e congrès d'Espace analytique, table ronde : *Clinique de la modernité*, <http://www.jeanallouch.com/rubrique/4/interventions.html>.

¹⁸ à insérer p. 48, après : « *mais d'une façon continue.* » : Jacques Lacan, Livre III, *les psychoses*, op. cité, p. 32.

¹⁹ à insérer p. 49, après : « Nous pouvons en différencier deux » : Jean Allouch, *Vous êtes au courant, il y a un transfert psychotique*, in *Littoral*, n° 21, 10/1986, p. 89-110.

²⁰ à insérer p. 49, après : « le vrai de l'humanité en proie au symbolique. » : François Balmès, conférence au GRP à Marseille en 2003, *Nom-du-Père et structure*, in *Structure, logique, aliénation*, Édition érès, Toulouse, 2011, pp. 28-29.

²¹ à insérer p. 50, après : « *Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant ...* » : Charles Baudelaire, *Le Gouffre*, (cf. dernière page).

²² à insérer p. 51, après : « *tout est affaire ...* » : Louis Aragon, mis en musique par Léo Ferré.

²³ à insérer p. 51 après : « *Tout le reste est littérature ...* » : Paul Verlaine

Le Gouffre

*Pascal avait son gouffre, avec lui se mouvant.
– Hélas ! tout est abîme, – action, désir, rêve,
Parole ! et sur mon poil qui tout droit se relève
Maintes fois de la Peur je sens passer le vent.*

*En haut, en bas, partout, la profondeur, la grève,
Le silence, l'espace affreux et captivant ...
Sur le fond de mes nuits Dieu de son doigt savant
Dessine un cauchemar multiforme et sans trêve.*

*J'ai peur du sommeil comme on a peur d'un grand trou,
Tout plein de vague horreur, menant on ne sait où ;
Je ne vois qu'infini par toutes les fenêtres,*

*Et mon esprit, toujours du vertige hanté,
Jalouse du néant l'insensibilité.
– Ah ! ne jamais sortir des Nombres et des Êtres !*

Charles Baudelaire,
Les Fleurs du Mal, 1868

Lire, Voir, entendre



Exergue

Plutôt que les racines, je cultiverais l'ailleurs,
un monde qui ne se referme pas,
plein de « semblables » différents,
comme soi pas comme soi.

Barbara Cassin *La Nostalgie. Quand donc est-on
chez soi ?*

Tout ce que l'exil fissure peut ouvrir de nouveaux chemins

Extraits de l'interview de Jeanne Benameur :

« **Quand j'écris un roman, j'explore une question qui m'occupe tout entière.** Pour *Ceux qui partent*, c'est ce que provoque l'exil, qu'il soit choisi ou pas. Ma famille, des deux côtés, vient d'ailleurs. Les racines françaises sont fraîches, elles datent de 1900. J'ai vécu moi-même l'exil lorsque j'avais cinq ans, quittant l'Algérie pour La Rochelle.

[...]

Je suis partie en quête de la révolution dans les corps, dans les cœurs et dans les têtes de chacun des personnages car c'est bien dans cet ordre que les choses se font. La tête vient en dernier. On ne peut réfléchir sa condition nouvelle d'étranger qu'après. Le roman permet cela. Avec les mots, j'ai gagné la possibilité de donner corps au silence.

Sexes, âges, origines différentes. Aller avec chacun jusqu'au plus profond de soi. Cet intime de soi qu'il faut réussir à atteindre pour effectuer le passage vers l'ailleurs, vers le monde. Chaque vie alors comme une aventure à tenter, précieuse, imparfaite, unique. Chaque vie comme un poème.

[...]

Source : site de l'éditeur

<https://www.actes-sud.fr/catalogue/litterature/ceux-qui-partent>

SOMMAIRE

VIE DES CCAF, I-AEP, CONVERGENCIA

Compte-rendu de la réunion des coordonnants du 5 octobre 2019	3
Annexes au compte-rendu :	
Compte-rendu du CLG de Convergencia par Christophe Amestoy	7
Lettre de démission de Christophe Amestoy et Simone Lamberlin	9
« Retrouver Babel », intervention de Michèle Skierkowski	10
Démission par Isabelle Dufresnoy-Spézia	15

ÉCRITS

Que veut une femme, que veut un psychanalyste ? par Jacques Nassif	18
De « ma » pratique @psychanalytique par Luc Diaz	34
Des diverses divers habillé.e.s pour Léthé par Luc Diaz	45

LIRE, VOIR, ENTENDRE

Ceux qui partent de Jeanne Benameur proposé par C.C.	55
--	----

AGENDA ET BLOC-NOTES

2

